



ASSOCIAZIONE ITALIANA SAN ROCCO DI MONTPELLIER  
CENTRO STUDI ROCCHIANO

## PIERRE BOLLE

### « SAINT ROCH. DES RÉCITS HAGIOGRAPHIQUES AUX ORIGINES LÉGENDAIRES ET LITURGIQUES »



#### PIERRE BOLLE

##### « SAN ROCCO. DAI RACCONTI AGIOGRAFICI ALLE ORIGINI LEGGENDARIE E LITURGICHE »

Questo saggio rappresenta uno dei lavori in assoluto più importanti nell'ambito degli studi sulla figura di san Rocco, in quanto è incentrato sugli esiti delle ventennali ricerche dello storico belga Pierre Bolle, quelle che – ormai l'abbiamo ripetuto più volte in questo portale – hanno completamente rivoluzionato le acquisizioni e le prospettive degli studi rocchiani.

Il nostro Autore si sofferma, in modo particolare, sull'analisi delle antiche agiografie e ripercorre l'evoluzione degli esiti delle principali scuole di pensiero che, soprattutto nel Novecento, hanno cercato di elaborare uno schema di derivazione tra di esse, tale da rendere conto delle difficoltà e delle connessioni rispetto al testo che, via via, è stato individuato come il «punto di partenza» originario per le successive, ulteriori rielaborazioni. Com'è noto, la *querelle* tra gli storici si è giocata sul ruolo dominante ora del Diedo ora degli *Acta breviora* (ma a volte anche dell'Anonimo tedesco), finché la recente scoperta del breve ma importante scritto in *versi* di Domenico da Vicenza non ha scompaginato tutte le teorie fino a quel momento ancora in bilico.

Il passo successivo non poteva che essere la riconsiderazione del punto nevralgico delle più recenti analisi di Pierre Bolle, cioè lo sconcertante rapporto di «duplicazione» tra le figure di san Racho d'Autun e san Rocco di Montpellier, con l'ulteriore corollario – a proposito del processo di aferesi tra le parole *tempeste* e *peste*, molto simili anche nella lingua italiana – della tradizione vogherese riportata in un passo della *Vita di San Rocco* di Lelio Gavardo (1576). Da qui al capitolo oscuro delle mille peripezie delle reliquie del Santo il passo è ancor più breve, e permette allo studioso belga di concludere il discorso ribadendo il suo severo giudizio sulla storicità della figura di san Rocco; su quest'ultima tematica, ovviamente, il dibattito rimane aperto, ma in ogni caso le acquisizioni di ordine generale del Bolle rappresentano un punto fermo per gli studi rocchiani.



#### PIERRE BOLLE

##### « SAINT ROCH. DES RÉCITS HAGIOGRAPHIQUES AUX ORIGINES LÉGENDAIRES ET LITURGIQUES »

Cet essai représente un des travaux les plus importants en absolu des études sur St Roch car il est centré sur les résultats de vingt ans de recherches conduites par Pierre Bolle.

L'auteur se penche en particulier sur l'analyse des hagiographies anciennes, retrace l'évolution des théories sur leur dérivations, analyse la question épineuse des reliques et la récente découverte du texte écrit par Domenico da Vicenza, texte certes bref mais fondamental car il a bouleversé toutes

les reconstructions et les hypothèses des différentes écoles rochiennes du XX siècle. Le point névralgique concerne encore la duplicité des personnages de St Racho d'Autun, évêque et martyr, et St Roch de Montpellier, pèlerin et confesseur.

L'historien belge termine son essai en retraçant les points clé d'une analyse extrêmement rigoureuse sur l'historicité du personnage de St Roch; mais quelle que ce soit l'opinion que chacun porte avec soi, l'essai du prof. Bolle est un document d'une grande portée pour tous, et nous remercions vivement son auteur de nous l'avoir réservé.



**PIERRE BOLLE**

**« SAINT ROCH. FROM HAGIOGRAPHICAL TALES TO LEGENDARY AND LITURGIC ORIGINS »**

This important essay tells of the conclusions of the twenty-year-researches made by Pierre Bolle, especially the analysis of ancient hagiographic texts and their "derivations", the discover of the fourteenth century writing of Domenico da Vicenza, the tales of the relics. The neuralgic point is still the relation of «duplication» between St. Racho of Autun and St. Roch of Montpellier, central element for the severe judgement of the historical base of the Saint's figure; but anyhow the question may be seen, these pages represent a highly important contribution to the historical-scientific debate.



**PIERRE BOLLE**

**« SAN ROQUE. DE LOS RELATOS HAGIOGRÁFICOS A LOS ORIGINES LEGENDARIOS Y LITÚRGICOS »**

Este importante ensayo concierne los resultados de las investigaciones vicencenales de Pierre Bolle, en particular el análisis de las antiguas hagiografías y de sus "derivaciones", el descubrimiento del escrito de Domenico da Vicenza (siglo XV), la cuestión de las reliquias. El punto neurálgico sigue siendo la relación de "duplicación" entre S. Racho de Autun y S. Roque de Montpellier, elemento central para el riguroso juicio sobre la historicidad de la figura del Santo; pero cualquiera que sea la opinión de cada uno, estas páginas representan una contribución de gran interés para el debate histórico-científico.

**Introduzione redazionale – Version française de Martine Gassier  
English version by Domizia Parri – Versión española por Maria Luengo**



## 1. Qu'est-ce qu'un texte hagiographique ?

Dans son récent et très bel essai *Écriture et réécriture hagiographique*, Monique Goulet entame d'entrée de jeu son étude par ces propos pleinement appropriées à situer le cœur de la révolution – copernicienne, dirait mon ami Paolo Ascagni - qui est en train de s'opérer à propos de saint Roch: «*On a depuis une trentaine d'années environ, cessé de traquer dans les textes hagiographiques un illusoire réel historique, que seuls les héritiers du positivisme pouvaient imaginer y trouver; on les a alors largement utilisés pour construire une histoire des mentalités. Non que les textes hagiographiques soient vides a priori de tout substrat historique: certain d'entre eux sont même des sources riches et fiables. Mais le « genre » hagiographique n'impose nullement aux auteurs de dire la vérité historique, toute la vérité et rien que la vérité*»<sup>1</sup>.

Les travaux que je mène depuis maintenant plus de vingt ans sur saint Roch m'ont amené à partager largement l'opinion de Monique Goulet - qui est d'ailleurs unanimement celle de l'hagiographie scientifique contemporaine - à ceci près qu'elle omet de préciser que cette lecture étriquée des légendes hagiographiques n'a pas été que l'apanage des «héritiers du positivisme», mais aussi des «traditionalistes» qui entendaient suivre ligne après ligne l'itinéraire d'un saint pour en retrouver les traces dans d'autres sources et construire ainsi une figure historique acceptable.

Cette approche tout à fait inappropriée du matériau hagiographique a déterminé une méthode qui comporte plusieurs grandes failles. Tout d'abord, celle de s'attacher aux récits avant de s'attacher aux autres sources hagiographiques dont l'expérience démontre que certaines d'entre-elles peuvent être antérieures au matériau narratif des *vitae*. C'est en particulier le cas des sources liturgiques, totalement négligées jusqu'à mes travaux, et qui m'ont véritablement permis de renouveler complètement la problématique de l'origine du culte. La deuxième erreur majeure est, dès lors que l'on se met à exploiter ces récits, de s'intéresser au contenu avant le contenant, aux faits avant la forme, de négliger totalement le genre du récit, son statut et sa tradition: légende originale et impersonnelle, récit de fiction, abrégé destiné à un recueil de vie de saints...ou mélange des trois. C'est négliger tout autant la mise en évidence de lieux communs hagiographiques, de «*topoi*», qui en l'occurrence sont nombreux dans la vie de saint Roch, comme la naissance de sang royal, l'annonciation, la scène de non-reconnaissance finale... La troisième aberration est, toujours au départ de ces mêmes récits, d'opérer des rapprochements que je qualifierais d'opportunistes avec d'autres sources.

Les travaux de nos prédécesseurs regorgent d'une infinité de variantes et de combinaisons de ces vices méthodologiques mais nous devons avouer que nous avons mis pas moins de vingt ans à nous faire une idée aussi précise de ces différentes dérives qui ne témoignent que d'une méconnaissance du genre hagiographique. Jeune chercheur, nous avons tenté, comme nos prédécesseurs, une confrontation systématique et naïve du texte hagiographique à d'autres sources et ce n'est qu'en arrivant à nouveau dans une impasse que nous nous sommes mis à revoir notre méthode à la lumière des précieux guides méthodologiques que constituent les travaux du bollandiste Hippolyte Delehaye. C'est le récit de ce cheminement que nous entendons faire dans cet article.

## 2. Le problème: quel est le bon récit? *Diedo, Acta Breviora...* et les autres ?

Dans un article destiné à une diffusion débordant largement du cénacle restreint des spécialistes du saint, il n'est sans doute pas inutile de rappeler brièvement les données de départ du récit et

<sup>1</sup> Monique GOULLET, *Écriture et réécriture hagiographiques. Essai sur les réécritures de Vies de saints dans l'occident latin médiéval (VIIIe-XIIIe s.)*, in HAGIOLOGIA n° 4, Brepols, Turnhout, 2005, p.9.

des problèmes qu'il pose. La vie de saint Roch est avant tout une histoire simple et édifiante: celle d'un jeune homme montpelliérain qui, à la mort de ses parents, donne tous ses biens aux pauvres pour partir en pèlerinage à Rome. En chemin, à Acquapendente, il a l'occasion de se mettre au service d'un hôpital de pestiférés et d'y accomplir des guérisons miraculeuses. Il délivre Rome de la peste et y rencontre un cardinal qui le présente au pape et auprès duquel il demeure trois ans. A l'issue de ce séjour, il reprend sa route vers le nord et, à Plaisance, est lui-même atteint de la peste. Il s'isole alors dans un bois où un chien nourricier vient chaque jour lui apporter un pain qu'il dérobe à son maître Gothard, lequel devient bien vite un disciple du saint. Une fois guéri, il reprend sa route vers sa patrie, mais arrivé dans une ville en guerre, il est pris pour un espion, arrêté et présenté au seigneur du lieu, un oncle qui ne le reconnaît pas et à qui il ne dévoile pas son identité. Il est alors jeté dans une prison et y meurt au bout de cinq années. Identifié par les signes merveilleux qui accompagnent sa mort et surtout par la croix qu'il portait sur la poitrine à la naissance, les seigneurs du lieu s'aperçoivent de leur méprise et lui font des funérailles grandioses. Une vénération publique s'empare alors de sa sépulture.

Depuis la publication du volume correspondant des *Acta Sanctorum*, dont la première édition date de 1737<sup>2</sup>, il est admis que deux seules *vitae* sont susceptibles de nous permettre d'approcher la biographie de saint sous le vernis de la légende: les *Acta Breviora*<sup>3</sup> et la *Vita sancti Rochi*<sup>4</sup>. Les premiers sont anonymes et non datés et la seconde a été rédigée par le Vénitien Francesco Diedo alors que la ville de Brescia, dont il était le gouverneur pour le compte de la Sérénissime, sortait d'une peste. Jean Pinius, le rédacteur de la notice datait cette dernière de 1478<sup>5</sup>.

Leur première différence essentielle se situe dans leur structure même: les *Acta Breviora* sont courts et totalement dépourvu de chronologie, la *Vita sancti Rochi* est plus de deux fois plus longue et place l'existence du saint entre 1295 et 1327. Mais ces récits recèlent encore d'autres différences comme le nom donné au cardinal: *Quidam titulo Angleriae* dans les *Acta Breviora* et *Britannicus* dans la *Vita sancti Rochi*. Il y a également divergence sur le lieu de décès: *Angleria*, en Italie, dans les premiers et dans un lieu qui n'est pas nommé, sur le chemin du retour dans la seconde. Dans une sorte d'épilogue, Diedo est également le seul à évoquer la manière dont le culte, «déjà vénéré en Gaule», serait parvenu en Italie et dans le reste de la chrétienté. Ce serait en 1414, lors du Concile de Constance alors en proie à la peste, qu'une invocation publique au saint, à l'instigation d'un jeune prélat allemand, aurait épargné aux pères conciliaires le sinistre fléau.

Le tout premier à esquisser une tentative de critique et de filiation de ces deux sources est à nouveau Pinius. Il avait déjà noté que la *Vita sancti Rochi* comprenait deux flagrants anachronismes: la présence d'une peste entre 1295 et 1327 et la rencontre d'un pape à Rome à une époque où la cours pontificale était en Avignon. A propos des *Acta Breviora*, il laissait au lecteur le soin de se faire une idée, tout en estimant qu'ils pouvaient être antérieurs et composés «en Gaule».

Mais à ce stade, ce qu'il convient surtout de relever réside dans le choix des versions de base dont Pinius s'est servi pour son édition. Sa préférence, probablement guidée par l'état des répertoires disponibles à l'époque et sa formation classique va aux manuscrits. Même si en première analyse cette inclination peut paraître parfaitement logique – les manuscrits ne précèdent-ils pas toujours l'imprimé ? – elle peut sembler curieuse au regard de la chronologie des sources disponibles aujourd'hui... mais déjà à l'époque. Le texte édité de Diedo provient d'un manuscrit du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> et celui des *Acta Breviora* de recueils manuscrits postérieurs à 1485. Or, il existe pour ces deux sources des versions incunables antérieures datées avec précision: 1479 à Milan pour la

---

<sup>2</sup> *Acta Sanctorum*, Antwerpiae, 1737. Pour une question de commodité, nous nous référerons à la nouvelle édition de Paris et Rome, 1867. Pour saint Roch, voir *AASS augusti* t. III, p. 380-415.

<sup>3</sup> *Acta Breviora*, Auctore anonymo, in *AASS augusti*, III, 1867, p. 407-410.

<sup>4</sup> FRANCISCUS DIEDO, *Vita sancti Rochi*, in *AASS augusti*, III, 1867, p. 399-407.

<sup>5</sup> 1478 est la date donnée par l'édition des *AASS augusti*, III, 1867, p. 399 (préface) : *Franciscus Diedus, philosophus, iuridicus, Brixiae praefectus, Reipublicae et civitati Brixiae salutem... Pridie Kalendas Junii Domini millesimo quadragentesimo septuagesimo octavo*. Toutefois, tous les incunables sans exception donnent pour le même passage la date de 1479. La raison de cette différence et son importance dans l'établissement de la tradition textuelle sont expliquées *infra*.

<sup>6</sup> Ce manuscrit est le codex 613 de la *Stiftsbibliothek S<sup>t</sup>-Gallen*. La *Vita Sancti Rochi* y figure aux folios 335 à 371.

première<sup>7</sup>, 1483 à Cologne pour la seconde<sup>8</sup>. Cette observation, anodine en apparence, aura cependant des répercussions significatives sur le statut qui leur sera progressivement conféré et par voie de conséquence sur la valeur historique qui leur sera attribuée. Elle permet déjà d'expliquer très simplement l'erreur de datation de la *Vita sancti Rochi* par Pinius et la mention tout à fait insolite d'une église à construire à Venise dans sa transcription<sup>9</sup>.

Outre ces deux récits de base, Pinius citait aussi d'autres *vitae* plus tardives dont on connaît souvent aujourd'hui plusieurs éditions:

- Une vie anonyme allemande traduite de l'italien à Vienne et publiée à Nuremberg en 1484<sup>10</sup>.
- Une *Vie* en moyen français du frère dominicain Jehan Phelipot, publiée à Paris en 1494<sup>11</sup>.
- Une *vita* latine d'un certain Petrus Ludovicus Maldura, publiée à Mayence en 1495, dont Pinius relevait déjà qu'elle correspond pratiquement mot pour mot à celle de Diedo et qu'elle n'est donc pas de Maldura<sup>12</sup>.
- Une *vita* latine d'un certain Hercules Albiflorius Peamphilus, publiée à Udine en 1494<sup>13</sup>.
- La *vita* latine de Joannes Pinus, alias Jean de Pins, évêque de Rieux (à ne pas confondre avec Pinius, l'auteur de la notice des *Acta Sanctorum*), publiée à Venise en 1516<sup>14</sup>.
- Une *vita* latine d'un certain Bartholomeo Bagarotti, publiée à Plaisance en 1525<sup>15</sup>.
- Une *vita* italienne de Lelio Gavardo, publiée à Venise en 1575<sup>16</sup>.

<sup>7</sup> En latin, Franciscus DIEDUS, *Vita sancti Rochi* [Milan: Simon Magniacus, après le 1.VI.1479], GW 8329 et en italien Franciscus DIEDUS, *Vita de sancto Rocho* [Milan: Simon Magniacus, après le 1.VI.1479], GW 8334.

<sup>8</sup> Il s'agit de l'*Historie plurimorum sanctorum noviter addite et prolongate*, supplément à la *Legenda aurea* et commençant au fol. 227<sup>v</sup> de Jacobus de VORAGINE, *Legenda aurea sanctorum*, [Cologne, ed. Ulric Zell], 1483 (COPINGER III, 6134; PROCTOR 905; BMC I, 197 a; POLAIN II, 2197) où la *vita* figure aux fol. 452d-455a. Le supplément a été ensuite réédité séparément à Louvain en 1485 sous le titre *Historie plurimorum sanctorum...*, Louvain, ed. Jean de Paderborn de Westphalie, 1485 (COPINGER III, 6441; PROCTOR, \*9235; POLAIN II, 2226), où le récit figure aux fol. 300<sup>r</sup>-303<sup>r</sup>.

<sup>9</sup> Cette erreur a pour origine un faute de transcription courante dans le manuscrit de S<sup>t</sup>-Gall, la confusion entre VIII et VIII, qui affecte la date de la dédicace de Diedo: *Pridie Kalendas Junii anno Domini millesimo quadringentesimo septuagesimo octavo* au lieu du 1<sup>er</sup> juin 1479, date attestée par tous les incunables. Il est une autre particularité du manuscrit qui confirme cette conclusion. Toujours dans la préface, à propos d'un sanctuaire à construire en l'honneur du saint, la transcription de Pinius donnait: *templum, id est, basilicam veneta\* civitate et Rocho gloriorissimo dignam erigere*, le plaçant ainsi à Venise de manière tout à fait insolite pour un récit censé exprimer la reconnaissance des Brescians. Pinius assortissait cette astérisque d'un commentaire selon lequel il ne retrouvait pas cette précision dans un texte imprimé à sa disposition. Et pour cause: si nous retrouvons bien cette phrase, telle que l'a transcrite le bollandiste dans le ms. de S<sup>t</sup>-Gall, le texte latin des incunables de 1479 (Franciscus DIEDUS, *Vita sancti Rochi* cit., fol. 2<sup>v</sup>) est quant à lui: *Templum item basilicam ve: civitate et Rocho gloriosissimo dignam erigere*, à savoir «en second lieu construire un sanctuaire ou une basilique» et non pas «construire un sanctuaire ou une basilique à Venise». Pinius a pris ici le mot latin *ve*, suivi des deux points qui marqueraient aujourd'hui une virgule, dans l'incunable, pour l'abréviation de *veneta*. La lecture de l'édition italienne de la même année (F. DIEDUS, *Vita de sancto Rocho*, cit. fol. 2<sup>v</sup>), ne laisse d'ailleurs aucun doute à ce sujet: «*Secundo fare edificare una chiesa et templo degno de questa cita degno etiam ai meriti di questo sancto glorioso*». En outre, ceci confirme de manière indubitable que le codex 613 de la Bibliothèque de S<sup>t</sup>-Gall est bien celui dont s'est servi Pinius.

<sup>10</sup> *Alia apud nos est historia ex Italica reddita Teutonice in urbe Viennensi in Austria, anno post Christi nativitatem MCDLXXXIV Norimberge impressa ad honorandum S. Rochum, ejusque vitam, et apud Deum merita, necdum tunc in istis terris admodum nota* (AASS augusti, III, 1867, p. 395). Il en existe en fait plusieurs éditions, deux viennoises de 1482 et une de Nuremberg de 1484 dont les Bollandistes possèdent aujourd'hui encore l'exemplaire. *Historie von S. Rochus*, Vienne, [Imprimeur du 'Vochabolista' (Stephan Koblinger ?)], 1482, (G COPINGER, 5136; LANGER-DOLCH n°4; SCHREIBER 5099). Il existe une seconde édition viennoise *Historie von S. Rochus*, Vienne: [Imprimeur du 'Vochabolista' (Stephan Koblinger ?)], 1482 (COPINGER, 5136 bis; LANGER-DOLCH n°5; SCHREIBER 5100) et une édition de Nuremberg, *Das Leben des heiligen Sant Rochus*, Nuremberg [Konrad Zeninger ?], 1484 (HAIN, 1398; POLAIN, 2456).

<sup>11</sup> Jehan PHELIPOT, *La vie, légende, miracles et oraison de monseigneur saint Roch*, Paris, ed. Pierre le Caron [1494] 12 fol., 31 lignes, typ. 102B (a), 440B (b); Id. *La vie et legende de monseigneur saint Roch, vray preservateur de pestilence*, Paris, ed. Jean Herouf [1494]. 18 fol., 24 lignes.

<sup>12</sup> Il s'agit en fait de Franciscus DIEDUS, *Vita S. Rochi*, Mayence, 1494-1495, GW 8332. Les origines de cette confusion avec Maldura sont expliquées dans notre article P. BOLLE, *Saint Roch de Montpellier...*cit.

<sup>13</sup> HERCULES ALBIFLORIUS PEAMPHILUS, *Vita Sancti Rochi*, Udine, 1494.

<sup>14</sup> JEAN DE PINS, *Ad illustrissimum Dominum D. Antonium Pratum... divi Rochi narbonensis vita per Ioannem Pinum tolosanum edita*, Venise, 1516, rééditée par Eliseus LAZAIRE, Rome, 1885.

<sup>15</sup> Pinius évoque cette référence trouvée dans P. M. CAMPI, *Dell'Historia ecclesiastica di Piacenza*, II, Piacenza, 1651, lib. XXI, p. 59-60, 68-69. Mais cette *vita* est complètement introuvable.

- Un *Compendium vitae sancti Rochi*, dans l'Appendice du *Catalogus Sanctorum* de Petrus de Natalibus paru à Vicenza en 1493<sup>17</sup>.

Pinius n'établissait pas la filiation de tous ces récits avec les deux textes édités par ses soins et rares sont d'ailleurs les auteurs qui ont prêté quelque attention par la suite à cet aspect de la question. Le plus souvent ce fut d'ailleurs avec quelques méprises assez spectaculaires. A partir de cet instant, il existe deux constantes dans l'attitude des historiens qui vont tenter de cerner la personnalité du saint.

Il s'agit bien sûr du manque d'intérêt pour classer et analyser les autres *vitae* que celles publiées par Pinius, mais aussi et surtout d'autres types de sources, en particulier liturgiques. Tous ces auteurs, sans exception, considèrent donc implicitement qu'une *vita* est le meilleur moyen, si pas le moyen exclusif de rassembler des renseignements relatifs à la biographie d'un saint. Cette attitude commune aussi bien aux traditionalistes qu'aux hypercritiques, nous renvoie aux mises en garde d'Hippolyte Delehaye dans ses deux célèbres synthèses sur la méthode hagiographique et notamment celle-ci: «*La conclusion qui s'impose, et qu'une étude plus approfondie de l'hagiographie ancienne ne fera que confirmer, c'est que, sauf des circonstances exceptionnelles, la partie littéraire d'un dossier hagiographique n'est guère utilisable pour fixer la personnalité d'un saint*»<sup>18</sup>. Nous verrons combien les sources liturgiques peuvent beaucoup plus sûrement nous apporter ces renseignements, mais surtout combien la méconnaissance de la spécificité du genre en soi que constitue la légende hagiographique les amène à lire le récit<sup>19</sup> comme s'il s'agissait d'une source directe.

En témoigne le nombre d'auteurs qui se sont interrogés depuis Pinius sur la naissance royale ou aristocratique d'un saint<sup>20</sup>, sans jamais évoquer un lieu commun des plus fréquents de la littérature hagiographique. Jamais, dans aucun ouvrage publié jusqu'à nos jours ne seront répertoriés les dizaines de *topoi* pourtant évidents du récit, comme celui de la scène finale de reconnaissance (cf. *infra*)<sup>21</sup>.

Si ces attitudes sont assez compréhensibles à l'époque de Pinius qui ne disposait pas de l'arsenal méthodologique qui s'est progressivement forgé plus tard, elles le deviennent beaucoup moins dans le chef d'historiens du XX<sup>e</sup>, comme Augustin Fliche<sup>22</sup>, spécialiste de l'Eglise ou du rédacteur

<sup>16</sup> L. GAVARDO, *La vita di S. Rocco discripta gia LX anni in lingua latina dal signor Giovanni Pino di Tolosa, senatore del christianissimo re di Francia, et ambasciatore alla serenissima republica venetiana, et hora tradotta in lingua volgare da Lelio Gavardo*, Venise, 1576.

<sup>17</sup> PETRUS DE NATALI, *Catalogus sanctorum ab Antonio Verlo Vincention editus* - Vicence, ed. Rigo di Ca Zeno di sant' Orso, 1493, pridie idus decembris.

<sup>18</sup> H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, Bruxelles, 1934, p. 12, et plus loin «*Et chaque fois que les documents narratifs ne nous mettent pas en rapport direct avec les témoins de la vie du saint, des doutes analogues pourront surgir à son sujet*».

<sup>19</sup> H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, 1<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1905, 4<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1955 p. 203: «*La première erreur, la plus répandue, consiste à ne point séparer le saint de sa légende. On admet un récit, parce qu'il se rapporte à un saint bien authentique; on met en doute l'existence d'un saint parce que les histoires qui le concernent sont peu croyables, voire ridicules*».

<sup>20</sup> Il n'y jamais eu de Jean, «seigneur de Montpellier», au début du XIV<sup>e</sup> siècle, où Montpellier est toujours une possession des rois de Majorque. C'est Jacques III d'Aragon qui vendra la ville à Philippe de Valois en 1349. Mais posons nous cette question sur le plan méthodologique, quand bien même y en aurait-il eu un ...l'authenticité du récit sur ce point s'en trouverait elle affermie? D'autres s'interrogeront aussi sérieusement sur cette question, comme A. GERMAIN, *Histoire de Montpellier, depuis ses origines jusqu'à son incorporation définitive à la monarchie française*, Montpellier, 1850, 3 tomes, p. 274.

<sup>21</sup> On en trouve pour la première fois de véritable analyse que dans des travaux non publiés comme I. VASLEF, *The role of St. Roch as a plague saint: a late mediæval hagiographic tradition*. A dissertation submitted to the Faculty of the School of Arts and Sciences of the Catholic University of America, in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree Doctor Philosophy, Washington, 1984; V. THEUNISSEN, *Sinte Rochus. Functie, uiterlijk en verering van een laatmiddeleeuwse heilige in Nederland (+/- 1480 - +/- 1550)*, Doctoraalscriptie Mediëvistiek Universiteit Utrecht, 1996.

<sup>22</sup> A. FLICHE, *Le problème de saint Roch*, in *Analecta Bollandiana*, t. VIII, 1950, p. 355-356: «*on ne voit pas pourquoi on aurait suscité un concurrent au célèbre saint Sébastien, si le souvenir des guérisons de S. Roch n'était resté vivace dans plusieurs villes d'Italie centrale, où l'on montrait les lieux témoins de ses miracles ou de ses propres souffrances* » et plus loin, «*les hagiographes italiens, s'ils avaient forgé sa légende de toutes pièces, ne lui auraient certainement pas attribué une origine montpelliéraine, qui faisait rejaillir sa gloire sur un autre pays que le leur. En d'autres termes, le fait que S. Roch est Languedocien de naissance et que ses guérisons se sont toutes produites en Italie est une garantie de son existence*».

de la notice de la *New Catholic Encyclopedia*<sup>23</sup>. Après la publication des *Acta Sanctorum*, il faudra attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour voir les historiens s'intéresser à nouveau à ce dossier. Schématiquement, on peut distinguer à partir de ce moment deux grandes périodes: celle que nous qualifierions de «prosélytisme montpelliérain», jusqu'à la première guerre mondiale, et ensuite, celle qui verra l'éclosion de la thèse d'une «nouvelle chronologie» qui imprègne aujourd'hui encore l'ensemble de toutes les synthèses.

### 3. Les montpelliérains pour Diedo. La (re)découverte d'un saint oublié à Montpellier

Comme son nom l'indique, la première relève exclusivement d'auteurs de la cité languedocienne, mais possède une autre caractéristique: celle de se référer exclusivement au texte de Francesco Diedo. Il s'agit en effet du seul qui permette un retour du saint à Montpellier et autorise ainsi à supposer que, sur le lieu même de sa sépulture, allaient éclore les germes de sa renommée.

Pourtant, à relire les textes avec attention, on s'aperçoit que jamais Francesco Diedo ne parle de Montpellier. Il signale plutôt très laconiquement que le saint est arrêté sur le chemin du retour vers sa patrie, dans un *oppidum* qu'il avait lui-même donné à son oncle paternel<sup>24</sup>. Une telle imprécision, sous la plume d'un hagiographe ne traduit trop souvent qu'une chose: l'embarras devant l'ignorance d'un lieu où s'est véritablement enraciné une tradition encore vivante à l'époque où il écrit, l'absence d'une sépulture originelle du saint identifiable.

A vrai dire, il manque dans les récits relatifs à saint Roch, au sens où l'entend l'hagiographie critique<sup>25</sup>, la certitude d'une des deux coordonnées hagiographiques fondamentales: celle du lieu de sa mort. Qui a jamais mis en évidence que saint Roch est désigné topographiquement par sa ville présumée de naissance, là où c'est au contraire le lieu de décès qui fait entrer les saints dans la postérité, selon un usage qui ne souffre guère d'exceptions? Cet élément est beaucoup plus important que l'on pourrait le croire a priori, lorsque l'on sait que nul n'a jamais trouvé la moindre trace archéologique de vénération d'une sépulture originelle à Montpellier. Mais plus simplement, malgré des efforts démesurés, on est bien en peine d'y produire une trace archivistique irréfutable de culte avant le début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un montpelliérain va toutefois tenter pour la première fois d'apporter à ce dossier un véritable éclairage documentaire: il s'agit de Joseph Despetis. Même si bien des convictions y précèdent souvent les questions, les travaux de cet «ingénieur agronome, membre titulaire de la Société Archéologique de Montpellier», sont incontestablement d'une autre nature que ceux de ses prédécesseurs. Sa conférence, publiée pour la première fois dans *la Revue Historique du Diocèse de Montpellier*<sup>26</sup>, peut être considérée comme la première tentative d'apporter quelques sources nouvelles depuis celles publiées dans les *Acta Sanctorum*. L'intention de Despetis est louable: utiliser les archives de Montpellier et les confronter au récit. La méthode l'est beaucoup moins: partant des repères chronologiques de la *Vita sancti Rochi* (1295-1327), il cherche des Roch dans les archives locales. Et il en trouve, naturellement. Il y existe un Berthomieu Rog, juge municipal en 1322: ce ne peut être que l'oncle qui a «condamné» saint Roch à la prison où il est mort en 1327<sup>27</sup>. L'auteur trouve encore une Beatrix de Conques, mère de Berthomieu Rog, femme de Bernard Rog. Ne voilà-t-il pas qu'elle était propriétaire de la maison dite traditionnellement «de saint Roch», maison qui existe encore aujourd'hui avec le fameux «puits de saint Roch» que visitent aujourd'hui encore les touristes ! Mais l'auteur va plus loin encore, car les archives de Montpellier l'autorisent à identifier le saint lui-même: un acte notarié de 1301<sup>28</sup> lui permet de repérer un Johannes Rubei, mineur et fils unique et qui pourrait être assimilé au saint pour diverses raisons.

<sup>23</sup> J. CABBELL, *Roch, St.*, in *New Catholic Encyclopedia*, San Francisco - Toronto - London - Sidney, 1967, c. 540-541: « A historical figure, Roch is the unfortunate victim of incompetent biographers ».

<sup>24</sup> AASS *augusti* t. III: *In patriam itaque dirigens iter, ad oppidum quoddam pervenit, quod Rochus patruo, uti jam diximus, donaverat, praefectumque ejus loci suffecerat.*

<sup>25</sup> H. DELEHAYE, *Cinq leçons...cit.*, p. 7-17; R. AIGRAIN, *L'hagiographie. Ses sources. Ses méthodes. Son histoire*, 2<sup>e</sup> ed. Bruxelles, 2000, p. 266-268.

<sup>26</sup> J. DESPETIS, *Conférence sur Saint-Roch, patron de Montpellier*, in *Revue Historique du diocèse de Montpellier*, n° 1, 15 mai 1913. La conférence sera rééditée en tiré-à-part en 1914, augmentée d'une préface historique resituant le problème au travers des thèses de différents auteurs, dont la plupart ont été cités plus haut. C'est cette édition que nous utilisons ici.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>28</sup> *Archives Municipales. Actes de Jehan Grimaud, pridie nonas Julii, 1301*, p. 19.

Despetis s'autorise donc à transformer le «seigneur» dont parle Diedo en juge municipal et fait de Montpellier le lieu indéterminé de son arrestation «sur le chemin du retour». Si Despetis avait su combien la scène ultime de reconnaissance du saint par son oncle était un lieu commun qui nous ramène aux légendes d'Alexis, Jean Calybite ou encore Euphrosyne<sup>29</sup>, sans doute en aurait-il été un peu plus prudent. Les patronymes de Rog et de Rubeus sont assimilés sans autre forme de commentaire avec la même hardiesse. Mais là n'est pas l'essentiel. Une autre licence pourtant plus grave saute peut-être moins vite aux yeux: celle de rapprocher, sans l'ombre d'une explication, un prénom, par lequel on désigne unanimement tous les saints, d'un patronyme courant dans tout le Languedoc. Quant à la tradition de la «Maison» et du «Puits», elle est décidément bien ancrée, puisqu'une historienne montpelliéraine, spécialiste du cadastre médiéval, avait déjà démontré alors depuis près de vingt ans son absence de totale fondement historique<sup>30</sup>.

Et pourtant, dans sa volonté brouillonne de bien faire, Despetis a livré quelques années plus tard des travaux bien plus dignes d'intérêts sur le plan de la méthode. Les quelques articles qui ont succédé à sa «conférence historique» se trouvent dans les feuillets du *Bulletin de l'Archiconfrérie Saint-Roch de Montpellier* qui s'apparentent bien davantage à un périodique paroissial qu'à une revue historique. Pour la première fois cependant, ils dénotent une volonté d'éclaircir les rapports entre les différentes *vitae*.

Dans le numéro de 1920<sup>31</sup>, Despetis s'attache ainsi à tenter d'établir le véritable statut des *Acta Breviora*. Nous sommes au lendemain de la première guerre mondiale et là où les ouvrages de certains de ses prédécesseurs fleuraient le combat contre la libre pensée, l'article de Despetis est chargé de relents d'anti-germanisme déjà perceptibles à la simple lecture du titre: *A propos de la falsification germanique de la légende latine de saint Roch*.

Mais il serait injuste de s'arrêter à ces considérations, car Despetis y effectue pour la première fois un travail qui dépasse les acquis des *Acta Sanctorum*. Il parvient notamment à identifier toute une série d'éditions incunables de la *Vita sancti Rochi*, et notamment une première édition italienne (1479) tout à fait contemporaine de la latine qui n'avait jamais éveillé l'attention de personne. Selon lui, c'est cette édition italienne qui a probablement inspiré la version allemande de Nuremberg de 1484, dont il retrouve d'ailleurs une première édition à Vienne de 1482<sup>32</sup>.

Quant aux *Acta Breviora*, il est le tout premier à insister sur le fait qu'ils sont publiés pour la première fois à Cologne, en 1483 dans un recueil de vies de saints intitulé *Historie plurimorum sanctorum*. Il pense même en identifier l'auteur dans la signature d'un grammairien flamand qui apparaît dans le colophon de l'incunable: Anton Vrij de Zoest, aux Pays-Bas, en latin Antonius Liberus Susatensis<sup>33</sup>.

<sup>29</sup> Voir à ce sujet P. BOULHOL, *Anagnorismos, La scène de reconnaissance dans l'hagiographie antique et médiévale*, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1996.

<sup>30</sup> L. GUIRAUD, *Recherches topographiques sur Montpellier au moyen âge*, dans *Mémoires de la Société Archéologique de Montpellier*, 1895, 2<sup>ème</sup> série, n° 2, p. 251.

<sup>31</sup> J. DESPETIS, *A propos de la falsification germanique de la légende latine de saint Roch*, Montpellier, [1920]; Idem, *La falsification germanique de la légende latine de saint Roch de Montpellier*, dans *Bulletin de l'Archiconfrérie Saint-Roch*, Montpellier, s.d.

<sup>32</sup> J. DESPETIS, *La falsification* cit. p. 3-4: «La Vie de Saint Roch, par le professeur Diedo, fut publiée en italien, presque en même temps qu'en latin. C'est de cette dernière que s'inspira très visiblement l'auteur d'une vie rédigée en allemand, à Vienne, en Autriche, en l'an 1482, avec les caractères de Johann Cassis, un des premiers imprimeurs de cette ville. Presque identique à celle de Diedo, cette biographie admet la mort du saint, le 16 août 1327, en prison, mais elle fait une concession aux peuples de race germanique, en transportant cette prison dans une province d'Allemagne. Nous savons d'autre part, que le docteur Johann Nel, de Landau, dans les provinces Rhénanes, érudit de Bologne et professeur à l'université de Strasbourg, avait composé une vie allemande de Saint Roch. Et, à défaut d'autres, nous ne serions pas trop éloignés de lui attribuer cette édition qui cherchait apparemment le succès de librairie, dans une modification intéressée et nationale de la légende latine. Cette publication, aujourd'hui introuvable, n'est connue en ce moment que par deux exemplaires rarissimes, différents par des variations typographiques et conservés l'un au couvent bénédictin de Melk-sur-l'Ens, en Basse-Autriche, l'autre au Museum de Brünn en Moravie. C'est la Vita germanica des PP. Bollandistes qui en possèdent la 3<sup>e</sup> édition de l'an 1484».

<sup>33</sup> J. DESPETIS, *La falsification* cit. p. 4: «Une fois entrés dans cette voie de la falsification, les Germains ou Pro-Germains ne se gênèrent plus en effet, l'année suivante, en 1483, parut à Cologne, chez le vieil imprimeur Ulric Zell, connu dès l'an 1466, un recueil latin de 'Vies de plusieurs saints', y compris saint Roch, d'un style classique et sobre, mais où la fantaisie se donnait libre cours (...) L'éditeur, responsable de cette fantastique élucubration, a signé son oeuvre qu'il affirme avoir été compilée récemment (noviter collecte) sur divers livres antérieurs (ex diversis libris); pour connaître la vie de saint Roch, il avait en effet à sa disposition trois éditions à consulter: la vie latine de Diedo en 1478,

Despetis sera ainsi le seul à avoir jamais rejeté radicalement l'idée d'antériorité des *Acta Breviora* sur la base d'une ébauche de tradition des *vitae* résolument différente de toutes celles proposées jusqu'ici. Les *vitae* allemandes sont pour lui une adaptation de la *vita* italienne de Diedo, qui en reprennent d'ailleurs la date de décès. Quant aux *Acta Breviora*, il s'agit purement et simplement d'une «*fantastique élucubration*» construite par un certain Anton Vrij au départ du récit de Diedo et de la «*falsification germanique*». Publiées dans une revue confidentielle et inappropriée, les intéressantes approches de Despetis resteront sans lendemain. Un an plus tard, s'amorce en Italie une optique radicalement opposée qui va jusqu'à nos jours conférer aux *Acta Breviora* le statut intouchable de source la plus ancienne et la plus fiable.

#### 4. Les italiens pour les *Acta Breviora*. L'invention de la «nouvelle chronologie».

C'est tout d'abord Paolo Guerrini<sup>34</sup> qui, le premier, va insister sur les aspects onomastiques et toponymiques. Ses arguments tiennent tout d'abord à la structure du texte: les *Acta Breviora*, sont une «*légende beaucoup plus brève et plus discrète*», qu'il trouve à son tour dans les *Acta Sanctorum* et dont il note que Pinius n'a pu déterminer définitivement l'antériorité. Lui par contre n'hésite pas à les ranger parmi les «*fragments*» que Diedo avait sous les yeux pour rédiger son texte. Pour l'origine du cardinal, sous l'*Angleriae* des *Acta Breviora* il aurait lu *Angliae* qu'il aurait traduit en *Britannicus*, faisant donc du prélat un Anglais. Quant au lieu d'arrestation et de décès du saint, le récit anonyme serait parfaitement cohérent: il s'agit d'*Angleria*, aujourd'hui Angera, ancien comté sur la rive orientale du lac Majeur. L'anonyme complète l'indication en ajoutant que la ville est située *ad Almaniam versus*. Et en effet constate Guerrini, quiconque chemine de Plaisance vers le lac Majeur se dirige vers la Suisse, l'antique Alemannia, encore comptée parmi les régions germaniques.

Mais à quelle date furent-ils composés? L'auteur anonyme nous parlant du pape et de la cour pontificale à Rome, comme s'il ignorait le long épisode d'Avignon et forcément aussi le Grand Schisme, Guerrini est tenté de placer la rédaction des *Acta Breviora* après le Concile de Constance, vers 1420, soit environ 60 ans avant que Diedo ne prenne la plume.

D'autre part, les *Acta Breviora* auraient aussi servi de modèle à la *vita* allemande publiée à Nuremberg en 1484 car le cardinal rencontré par le saint y est désigné dans les mêmes termes que dans les *Acta Breviora* et non dans la *Vita sancti Rochi*... ce en quoi, Guerrini se trompe grossièrement<sup>35</sup>.

Guerrini retombe ensuite sur une méthode de rapprochements vraisemblables dont Despetis nous avait déjà fourni quelques exemples: le pèlerinage à Rome suggère le souvenir du premier jubilé semi séculaire de 1350, ou peut-être celui de 1400. Il estime donc l'apparition de saint Roch en Italie autour de 1350. Quant à son arrestation, alors qu'à Montpellier, «*l'accusation d'espionnage ne se comprend pas*», il en va tout autrement à *Angleria*, aujourd'hui Angera sur la rive du Lac Majeur, alors dans une zone de tensions.

En résumé, les *Acta Breviora* sont donc largement antérieurs au récit de Diedo et ont aussi engendré l'anonyme allemand.

Il reviendra à Antonio Maurino<sup>36</sup> d'affiner ce *stemma* et même de préciser la chronologie des faits en se fondant sur la personnalité du cardinal rencontré par le saint. Le *Britannicus* de Diedo ne

---

*la vie italienne par le même en 1479 et la vie allemande de 1482. Il les a modifiées avec inconscience. Grammairien et latiniste capable, mort en 1505 (vingt ans après Diedo), cet éditeur avait été professeur de latin à Groningue, au Nèderland et recteur de l'école capitulaire de l'Archidiaconé d'Emmerich, dans la régence de Düsseldorf en Westphalie ; il avait publié des études grammaticales sur le style de Prudence et de Cicéron et sur l'orthographe de Tite-Live : l'histoire n'était pas sa partie ! C'était le flamand Anton Vrij de Zoest aux Pays-Bas (Antonius Liberus Susatensis)».*

<sup>34</sup> P. GUERRINI, *S. Rocco. Appunti critici attorno a una devozione popolare*, in *La Scuola Cattolica*, sept. 1921, réédité dans un recueil très précieux de l'auteur: *Miscellanea Bresciana (= Memorie storiche della diocesi di Brescia, 21 = Monografie di storia Bresciana, 42)*, I, Brescia, 1953, p. 117-132

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 122. En fait c'est absolument faux, les *Acta Breviora* disent *Erat autem iis temporibus Romae Cardinalis quidam titulo Angleriae, quae provincia Longobardorum est; Diedo ad Britannicum quemdam cardinalem, bonitate et moribus parem divertit* et l'auteur anonyme allemand «*und kam zu einem cardinal der was obrister peichtuater oder penitentiary* » et plus loin «*und wonet bey dem cardinal portiense genant drey iar*». Le cardinal est donc appelé *quidam titulo Anglerie* dans les *Acta Breviora* et «*Portiense*» dans l'anonyme allemand.

<sup>36</sup> A. MAURINO, *San Rocco di Montpellier, Confronti Storici*, Torino, 1936.

serait selon lui que la transformation d'*Anglicus*, le frère du Pape Urbain V qui vint à Rome en 1367, accompagnant son frère et y demeura jusqu'en octobre 1371. Cette identification est d'autant plus pertinente, poursuit-il, qu'elle correspond à l'autre vie de saint Roch «*contemporaine ou quasi*» de Diedo que sont les *Acta Breviora*. Il trouve dans la confusion la clé de l'énigme: l'anonyme aurait tout simplement traduit *Anglicus* par *Angleria*. Même si aucun cardinal n'a jamais porté le titre d'*Angleria*, le passage des *Acta Breviora* se comprendrait en se rappelant que notre cardinal fut légat d'Ancône et de la Lombardie, poste dont il prit possession en 1368 à Bologne.

Une même confusion se trouve dans un autre passage des *Acta Breviora*, qui mentionne que le saint, de retour vers son pays, se dirigea vers *Angleria* où le seigneur était en guerre contre ses ennemis<sup>37</sup>. Selon Maurino, ce passage doit se lire: «*il revint auprès d'Anglicus, légat du pape pour la province lombarde alors que celle-ci était en guerre avec les Visconti de Milan*»<sup>38</sup>.

Quelques années plus tard, Maurino réalise le projet qu'il laissait entrevoir en déplorant de n'avoir pas eu le temps de s'attacher aux traces du passage du saint à Plaisance<sup>39</sup>. Il va remettre en cause l'idée qu'il se faisait de la quasi-simultanéité des *Acta Breviora* et de la *Vita Sancti Rochi*. Ayant probablement lu entre-temps les travaux de Guerrini, il est désormais acquis à l'idée que les premiers sont antérieurs. L'existence de l'anonyme allemand, imprimé à Nuremberg en 1484, va lui permettre de le confirmer. Pour Maurino, qui se contente probablement des quelques extraits cités dans les *Acta Sanctorum*, l'anonyme allemand et les *Acta Breviora* ne divergent que sur l'unique point du lieu d'arrestation. *Ad Angleriam provinciam Longobardiae ad Almaniam versus* pour les *Acta Breviora* et plus simplement «*une cité allemande*»<sup>40</sup> pour l'anonyme allemand. Nous conviendrons avec lui que l'écart est faible... à supposer que ce soit bien la seule différence. Pour être aussi catégorique, avait-il eu vraiment l'occasion de lire ces deux *vitae*? Nous verrons plus loin que c'est hautement improbable.

Quoiqu'il en soit, Maurino parvient ici à une conclusion qui marque un véritable tournant dans l'historiographie du sujet et qui influencera désormais tous les travaux ultérieurs: puisque l'anonyme allemand dit expressément avoir été traduit de l'italien et qu'il ne diverge pratiquement pas des *Acta Breviora*, c'est donc que ces deux textes procèdent d'un même récit original en italien qui a été perdu. Celui-là même qui devait figurer en première place parmi les textes en langue vernaculaire dont Diedo disposait: *tum ex barbaris fragmentis, tum ex latinis, vernali tamen lingua crassaque Minerva conscriptis*. Les *Acta Breviora*, poursuit-il, ont plus l'allure d'une version latine reposant sur l'italien que d'un texte original<sup>41</sup>.

Il se demande alors dans la foulée qui était donc le premier biographe du saint, et où et quand il avait pu composer son œuvre. Dans la mesure où l'épisode de Plaisance constitue la partie la plus développée du récit, il en conclut qu'il ne peut s'agir que d'un habitant de Plaisance. L'épisode du chien, la visite de Gothard, le remords d'avoir abandonné le saint dans la solitude, le retour vers lui, leur conversation, la conversion, la mendicité, jusqu'à la voix de l'ange, tous ces événements sont exposés «*avec tant de connaissances précise des lieux, des personnes et des circonstances, inhabituelles pour la littérature hagiographique*» (sic), qu'elles ne peuvent être raisonnablement expliquées sans admettre que l'auteur avait vécu une part non négligeable des mêmes épisodes. Ce ne pouvait être que Gothard lui-même! Ce Gothard, toujours selon la «*tradition de Plaisance*», aurait appartenu à la famille noble des Pallastrelli et aurait composé son récit vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou dans les premières années du XV<sup>e</sup>.

Il est assez étonnant qu'aujourd'hui encore, y compris au sein de ce colloque, le rapprochement du compagnon de la légende avec ce Gotardo Pallastrelli soit parfois encore évoqué comme plausible. Il suffit pourtant de retourner à sa source pour comprendre rapidement combien il est totalement

---

<sup>37</sup> AASS *augusti* t. III, p. 410: *Dum patriam suam repereret, sese ad Angleriam provinciam Longobardiae ad Almaniam versus contulit; ubi ejus provinciae dominus bellum cum hoste gerebat.*

<sup>38</sup> A. MAURINO, *San Rocco* cit., p. 7: «*si recò presso Anglico, legato del Papa per la Provincia di Lombardia, fuori della terre del regno e in guerra col nemico, cioè coi Visconti di Milano, come infatti risulta dalla storia*».

<sup>39</sup> A. MAURINO, *Chi fu verosimilente il primo biografo di S. Rocco: il patrizio piacentino Gottardo Pallastrelli*, dans *Bolletino Storico Piacentino*, Anno 34, Fascicules 1-2, Piacenza 1939.

<sup>40</sup> A. MAURINO, *Chi fu verosimilente* cit. p. 94, note «*città dell'Allemagna*». En fait le texte allemand dit, proche de l'Allemagne «*in ein Stat nahen bey teutschen Landen*».

<sup>41</sup> A. MAURINO, *Chi fu verosimilente* cit., p. 95, cite à l'appui de cette opinion trois passages: *cum iam esset iunctus Rocho dormienti, ad cuiusdam sui compatris ostium et Gothardus et socii sui propter certa negotia Placentiam reversi.*

insoutenable, y compris dans la logique de Maurino. Cette tradition remonte en fait à un ecclésiastique placentin, Pietro Maria Campi<sup>42</sup>, mais ce que ne disent ni Maurino, ni tous ceux qui l'ont exploité, sans d'ailleurs la plupart du temps l'avoir lu, c'est que Campi situait l'histoire des personnages dans la stricte chronologie de Francesco Diedo, à savoir l'arrivée du saint à Plaisance vers 1322 et non vers 1380 comme le suggérait Maurino!

L'article d'Augustin Fliche, paru dans les *Analecta Bollandiana* en 1950<sup>43</sup> et qui sert aujourd'hui encore de référence à toute la littérature de synthèse n'apporte en fait rien de neuf par rapport à tout cela. Il représente plutôt une sorte de caution scientifique supplémentaire et quasi définitive de cette filiation textuelle par les historiens français et ce qu'elle a pour corollaire: le saint n'est pas mort à Montpellier, mais en Italie, à Angera vers 1380.

Dans les années '70, un historien montpelliérain, François Pitangue<sup>44</sup>, n'y ajoutera qu'un élément original. Il met aussi en évidence une précision qui n'avait jamais attiré l'attention de personne. L'incunable allemand est le seul à apporter une distinction de taille quant à la fonction du cardinal: il est qualifié de «*Grand Pénitencier*»<sup>45</sup>. Et notre auteur, de se précipiter sur les listes de Grands Pénitenciers pour nous proposer une nouvelle identification: le prélat français Gaillard de Boisvert, venu lui aussi d'Avignon avec la cour pontificale<sup>46</sup>.

Ces procédés peuvent aujourd'hui faire sourire, lorsque sur le vague rapprochement d'un prénom, d'une fonction ou d'un lieu, on parvient à identifier un cardinal ou le compagnon du saint. Maurino n'est-il pas allé jusqu'à identifier le directeur de l'hôpital d'Acquapendente au compagnon de route de saint Colombin, simplement parce qu'il sa légende le nomme aussi Vincent?

Ces pratiques trahissent une méconnaissance profonde du travail de l'hagiographe et nous rappellent à nouveau ce trait d'Hippolyte Delehaye: «*Que d'heures précieuses perdues à vouloir rajuster la chronologie de certains hagiographes, identifier les magistrats romains qu'ils mettent en scène, lorsque tout montre qu'ils n'ont vu aucun document officiel et qu'ils choisissent au petit bonheur les noms de leurs personnages, y compris les consuls et les empereurs*»<sup>47</sup>.

Il n'en demeure pas moins que c'est avec cette méthode que tous ces auteurs ont forgé ce qui constitue aujourd'hui encore le socle fondamental de l'interprétation historique de la légende du saint. Celle-ci est étroitement imbriquée dans le statut privilégié progressivement conféré aux *Acta Breviora*. Et dès lors, nous sommes en droit de nous demander si, au regard des acquis de l'hagiographie critique, le reste du raisonnement est plus légitime.

Résumons le donc: Francesco Diedo, sur la base de fragments anciens, a rédigé une version de la vie de saint Roch chronologiquement incompatible avec les faits historiques. Il n'y avait ni peste, ni pape à Rome à l'époque où il place son récit.

Il existe par contre une version plus courte, les *Acta Breviora* qui ne contiennent aucune chronologie. Ce texte anonyme, plus proche de l'italien est incontestablement plus proche d'un texte italien primitif aujourd'hui perdu, mais dont l'existence est attestée par un incunable allemand qui dit expressément être traduit de l'Italien.

Il suffit de transposer le récit des *Acta Breviora*, comme nous y autorise l'absence de chronologie, dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et il devient parfaitement vraisemblable. Entre 1367 et 1370, il y a à Rome un pape et une peste et de surcroît un cardinal du nom d'*Anglicus* qui est à coup sûr le *Cardinalem quidam titulo Angleriae* du récit.

Voici donc le *stemma* désormais classique des différents récits de la vie du saint, tel qu'il résulte de la «nouvelle chronologie»:

<sup>42</sup> P.-M. CAMPI, *Dell'istoria ecclesiastica di Piacenza*, Piacenza, 3 vol., 1651-1652, III pp. 59-60, 68-69.

<sup>43</sup> A. FLICHE, *Le problème de saint Roch*, dans *Analecta Bollandiana*, t. VIII, 1950.

<sup>44</sup> F. PITANGUE, *Nouvelle contribution à l'étude de l'authenticité de saint Roch*, Montpellier, 1972-1975.

<sup>45</sup> *Das Leben des heiligen Sant Rochus*, 1484, cit. fol 4<sup>r</sup>: «und kam zu einem cardinal der was obrister peichtuater oder penitencary».

<sup>46</sup> Cité par E. GÖLLER, *Die päpstliche Pönitentiarie von ihrem Ursprung bis zu ihrer umgestaltung unter Pius V.* Erster Band. *Die päpstliche Pönitentiarie unter Eugen IV*, I Teil, in *Bibliothek des königlich preussischen historischen Instituts in Rom*, Rome, 1907, pp. 86-87.

<sup>47</sup> H. DELEHAYE, *Cinq leçons*, cit., p. 31.

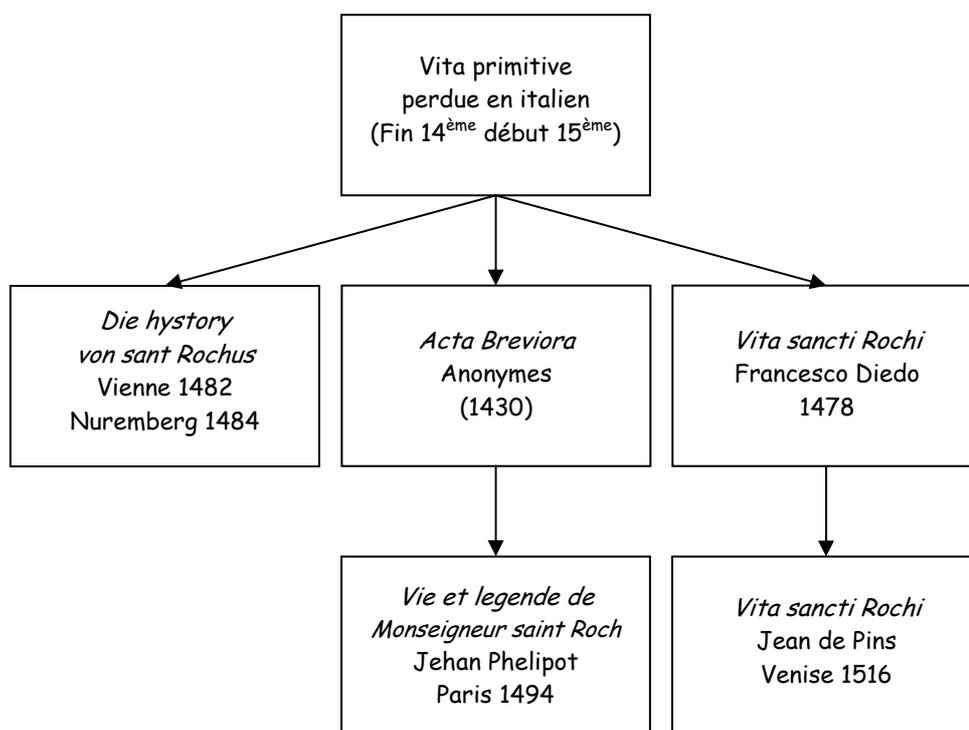


Figure 1 - Le *stemma* classique de la « nouvelle chronologie »

Nous croyons donc utile, si séduisant soit ce genre de démonstration, et au risque de lasser, de renvoyer à nouveau à Hippolyte Delehaye qui écrivait: « *Je dirai tout de suite que les hagiographes du moyen âge, préoccupés surtout de frapper leurs lecteurs par le merveilleux et l'extraordinaire, ont tellement encombré les passionnaires d'hi-stoires fabuleuses, que l'absence de l'élément extravagant crée une présomption favorable (...). Beaucoup de passions de martyr nous ont été transmises dans des textes d'étendues différentes, les uns développés, les autres notablement abrégés ou même réduits à une brève leçon. Or les textes abrégés ont souvent meilleure mine que l'original, les développements dans lesquels se trahissait la manière du rédacteur ayant en grande partie disparu* »<sup>48</sup>.

Nous connaissons cet avertissement salutaire du bollandiste, mais nous croyons trop souvent les bons conseils réservés à d'autres, ou en l'occurrence à d'autres époques. Mais nous pensons surtout que nous étions comme tous profondément acquis à la thèse de l'antériorité des *Acta Breviora*. C'est si vrai que nos premiers travaux publiés confirmaient la tradition des textes corollaire de la nouvelle chronologie<sup>49</sup>.

<sup>48</sup> H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques* cit., p. 210

<sup>49</sup> P. BOLLE, R. JANSEN-SIEBEN, *Une « Vie de saint Roch » moyen-néerlandaise antérieure aux textes latins connus*, in *Problèmes d'Histoire du Christianisme*, Bruxelles, 1982, t. 11, p. 81-105. Sur la base de la datation d'un manuscrit moyen néerlandais (1470) et de l'époque de rédaction communément admise des *Acta Breviora*, nous nous représentions le schéma suivant: les *Acta Breviora*, rédigés vers 1430 avaient bien circulé dans nos régions avant leur édition à Cologne en 1483 et à Louvain en 1485. Ils avaient engendré une génération de versions moyen néerlandaises manuscrites dès 1470 et un imprimé dès 1488. En fait, la datation du manuscrit par J. DESCHAMPS, *Fragmenten van twee middelnederlandse levens van sint Trudo*, Audenarde, 1963, p. 21, était erronée. Nous y évoquions également, la présence, d'une peinture murale dans l'église Notre-Dame du Sablon de Bruxelles, qui se trouvait dans un ensemble daté de 1435. Cependant, dès 1868, Hyacinthe Debruyne avait attribué le lot de peintures parmi lesquelles figure saint Roch à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le distinguant radicalement de l'ensemble de celles correspondant bien à la dédicace de 1435, contemporaines de l'achèvement du chœur: H. DE BRUYNE, *Anciennes et nouvelles peintures murales de l'église de Notre-Dame du Sablon à Bruxelles, avec quelques considérations générales sur l'art de la peinture murale en Belgique*, Gand, 1868, p. 7-9.

## 5. Nos premiers doutes sur la nouvelle chronologie.

### La (re)découverte de la « Vita de sancto Rocho » de Diedo (1479).

Pourquoi donc et comment, en sommes-nous arrivés à remettre en question cette belle construction? Sans doute parce que pour attrayante qu'elle soit, cette théorie ne résout pas tous les problèmes et en crée même d'autres. Les rapprochements opportunistes ont leurs limites.

Un exemple: le cardinal *Anglicus* n'est par mort à Rome vers 1370, mais en Avignon en 1383... sans jamais avoir témoigné la moindre reconnaissance à ce saint homme qu'il aurait côtoyé durant trois ans. Mais, comme nous l'avons vu, il y a plus fondamental, plus élémentaire au regard de l'hagiographie critique: il est impossible de mettre en évidence un lieu de vénération originel et ancien du saint: ni à *Angleria*, ni à Montpellier ni ailleurs !

Tous nos auteurs se sont donc rués sur les éléments toponymiques et onomastiques du récit, éléments sans guère de valeur sur le plan historique dans une légende hagiographique, en omettant au préalable de se poser cette question fondamentale: la *vita* comporte-t-elle un élément qui la raccroche à lieu de vénération originel, si possible enraciné autour d'une sépulture?<sup>50</sup>

Nous nous sommes donc résolus à poser une question qui devrait toujours être préalable à toute tentative d'exploitation historique: quel est réellement le lien de dépendance de tous ces récits ? Car la chose est loin d'être aussi claire que ne le laisse entendre l'arbre généalogique dressé plus haut. Un seul exemple: si l'anonyme allemand est comme on le prétend antérieur à la *Vita sancti Rochi* et plus proche des *Acta Breviora*. Pourquoi donc, à la fin, reprennent-ils de manière inattendue la même date de décès que celle utilisée par Diedo?

Après avoir répondu à cette question préliminaire il a été possible de répondre plus aisément aux deux suivantes: Quel est le genre de ces récits? Et enfin, que peut-on espérer en tirer sur le plan historique?

Depuis Pitangue aucun travail n'était venu remettre en cause ou confirmer le nouvelle chronologie italienne et son corollaire: l'existence du saint « historique » dans le troisième quart du XIV<sup>e</sup> siècle. Un auteur allemand s'est cependant attaché à un autre aspect du culte: celui de son expansion fulgurante dans le dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle, au départ de l'Italie du Nord. Il s'agit d'Heinrich Dormeier, auteur d'une série de contributions tout à fait impressionnantes et absolument indispensables sur l'expansion du culte, remis dans le contexte des relations entre l'Italie du Nord, et en particulier de Venise, avec Nuremberg<sup>51</sup>. Dans celle qu'il consacre à l'autel de la *Sankt-Lorentz Kirche* de Nuremberg, l'auteur prend la peine de recadrer le culte dans l'ensemble des plus anciennes traces liturgiques, littéraires et artistiques européennes puis plus particulièrement allemandes. Pour concis qu'il soit, c'est à ce jour l'inventaire publié le plus complet et le plus rigoureux sur le plan de la critique et de la datation<sup>52</sup>.

Or, la première conclusion à laquelle amène inévitablement ce recensement est celui d'une importante distorsion entre la date supposée de rédaction des récits selon la «nouvelle chronologie» (vers le début du XV<sup>e</sup> siècle) et les autres traces de culte anciennes, qu'elles soient iconographiques ou liturgiques (dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle). Elle pourrait être compréhensible pour le haut moyen âge, où ces témoignages souvent plus anciens que les récits sont rares et parfois perdus. Elle l'est beaucoup moins pour le bas moyen âge. C'est d'ailleurs probablement ce hiatus qui avait entraîné Heinrich Dormeier à nous faire part de ses doutes quant à l'ancienneté

<sup>50</sup> On se référera à l'exemple éclairant de sainte Ida pris par H. DELEHAYE, *Cinq leçons cit.*, p. 39.

<sup>51</sup> H. DORMEIER, *Nuovi culti di santi intorno al 1500 nelle città della Germania meridionale. Circostanze religiose, sociali e materiali della loro introduzione ed affermazione*, in P. PRODI et P. JOHANEK (éd.), *Strutture ecclesiastiche in Italia e in Germania prima della Riforma. Atti della settimana di studio, 5-9 settembre 1983 (=Annali dell'Istituto storico italo-germanico. Quaderno 16)*, Bologne, 1984, p. 317-352; Id., *St. Rochus, die Pest und die Imhoffs in Nürnberg vor und während der Reformation. Ein spätgotischer Altar in seinem religiös-liturgischen, wirtschaftlich-rechtlichen und sozialen Umfeld*, in *Anzeiger des germanischen Nationalmuseum*, Nuremberg, 1985, p. 317-352; Id., *Laienfrömmigkeit in den Pestzeiten des 15./16. Jahrhunderts*, in *Maladie et société (XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Actes du colloque de Bielefeld*, Paris, 1989, p. 270-306; Id., *Venedig als Zentrum des Rochuskultes*, in V. KAPP et F.-R. HAUSMANN (éd.), *Nürnberg und Italien. Begegnungen, Einflüsse und Ideen*, Nuremberg, 1991, p. 105-127.

<sup>52</sup> Id., *St. Rochus, die Pest und die Imhoffs cit.*, p. 11-16. Quoique plus succinct, l'inventaire est incomparablement plus utile et sûr que celui de M.-Th SCHMITZ-EICHHOFF, *St. Rochus. Ikonographische und medizinhistorische Studien*, Kölner medizinhistorische Beiträge. Arbeiten der Forschungsstelle des Instituts für Geschichte der Medizin der Universität Köln 3, Köln, 1977.

des témoignages que nous avons identifiés en Belgique (la *vita* moyen-néerlandaise de 1470 et la peinture de 1435)<sup>53</sup>.

Mais dans le domaine des récits, Dormeier est surtout le premier à s'écarter de l'édition des *Acta Sanctorum* pour renvoyer à un inventaire complet des différentes éditions incunables de la *Vita sancti Rochi* de Francesco Diedo qui est pourtant disponible depuis 1938<sup>54</sup>. Ces éditions sont au nombre de sept, échelonnées entre 1479 et 1495 et se situent toutes dans un espace compris entre l'Italie du Nord et Cologne. Ceci en dit déjà long sur l'extraordinaire engouement dont a bénéficié le nouveau culte.

Pourquoi ne s'était-on jamais intéressé à ces différents incunables ? La réponse tient en deux parties: tout d'abord parce que chacun pense que la publication des deux principales *vitae* faite par Pinius dans les *Acta Sanctorum* au départ des manuscrits les plus anciens à sa disposition nous dispense à jamais de recourir à des imprimés, fatalement plus récents. Ensuite parce que nous en déduisons implicitement que les éditions ultérieures ne peuvent en être que des reproductions sans guère d'intérêt. Par ailleurs, le *stemma* qu'implique la «nouvelle chronologie» ne nous invite-t-il pas à considérer que seule la découverte de textes proches des «fragments italiens» perdus, du premier quart du XV<sup>e</sup> siècle, serait susceptible de nous apporter un jour dans ce domaine une nouveauté digne d'intérêt.

Dans notre tentative de répondre plus sûrement au problème de l'interdépendance de tous ces textes, c'est alors que nous eûmes sans doute la bonne intuition d'enfreindre cette idée trop commune. La liste du *Gesamtkatalog* répertorie notamment l'édition italienne du texte de Diedo contemporaine du texte latin de 1479<sup>55</sup>, déjà évoquée dans les pages qui précèdent. Pourquoi ne pas aller la consulter? Ne contiendrait-elle pas un certain nombre d'éléments légèrement différents de sa sœur latine qui nous donneraient quelques indications sur des degrés de parenté insoupçonnés avec d'autres *vitae*?

Nous nous sommes donc mis en devoir, par une belle matinée de janvier 1997, d'aller consulter le seul exemplaire répertorié par le *Gesamtkatalog*, qui se trouve conservé dans la bibliothèque du Musée Condé, au cœur du Château de Chantilly, là même où sont conservées les célèbres «*Très riches heures du Duc de Berry*». Le résultat de la consultation dépassa toutes nos espérances. Nous y avons constaté tout d'abord que la *vita* ne comportait aucune date de naissance du saint, mais un blanc typographique suivi d'une expression tout à fait fantaisiste en olympiades. Par contre, la date de mort était bien précisée à la fin du récit<sup>56</sup>, comme dans l'anonyme allemand.

Comment donc le cardinal était-il qualifié? Était-il plus proche du texte latin de Diedo (*Britannicus*) ou des *Acta Breviora (quidam titulo Angleriae)*? Il se lisait en ces termes: «*et diverti a casa dun cardinale Inglese pare a lui de bonta & costumi il quale era ingratis del summo pontifice e molto extimado, & era summo penitenciero*»<sup>57</sup>. Et donc, non seulement le recours au texte italien confirmait que Diedo avait bien voulu parler d'un cardinal anglais, mais bien plus, il lui attribuait la même description et la même fonction que l'anonyme allemand qui parlait d'un «*cardinal der was obrister peichtuater oder penitenciar*»<sup>58</sup>! Nous venions d'isoler deux traits caractéristiques en tout point semblables entre l'anonyme allemand et la version italienne de la *Vita sancti Rochi*.

Le texte allemand ne renvoyait donc pas à un texte primitif italien perdu comme le pensait Maurino... mais à cette *version* italienne que l'on avait jamais examinée avec suffisamment de soin.

## 6. Le travail d'inventaire et de comparaison.

### Des imprimés plus anciens que les manuscrits!

C'est à partir de cet instant que nous avons compris l'intérêt de répertorier, de consulter et d'analyser systématiquement tous ces incunables de toutes les versions, à les comparer aux textes

<sup>53</sup> Il nous écrivait le 27 septembre 1986: «*Ob die Vita wirklich schon um 1470 verfasst wurde, sheint mir allerdings noch näherer Begründung wert*».

<sup>54</sup> *Gesamtkatalog der Wiegendrucke Herausgegeben von der Kommission für den gesamtkatalog der Wiegendrucke*, Band VII, Leipzig 1938; les sept éditions sont répertoriées sous les n° 8329 - 8335.

<sup>55</sup> Franciscus DIEDUS, *Vita de sancto Rocho* cit. GW 8334.

<sup>56</sup> Ibid., fol. 19<sup>r</sup>: «*Fue XVI de agosto nel anni de Christo MCCCXXVII*».

<sup>57</sup> Ibid., fol. 8<sup>v</sup>-9<sup>r</sup>.

<sup>58</sup> *Das Leben des heiligen Sant Rochus*, 1484 cit., fol. 4<sup>r</sup>.

édités par les Bollandistes et à les lire de manière synoptique. On se doute que l'entreprise fut longue... mais combien fructueuse.

Elle a engendré une édition synoptique qui occupe quelque 110 pages de notre thèse et qui reprend en parallèle la *Vita sancti Rochi* latine telle qu'éditée par Pinius<sup>59</sup>, sa version incunable italienne<sup>60</sup>, celle éditée en latin en 1495 à Paris<sup>61</sup>, l'anonyme allemand de 1484, les *Acta Breviora* tels qu'édités par Pinius<sup>62</sup>, ceux retrouvés dans l'*Historie plurimorum sanctorum*<sup>63</sup>, et enfin la vie française de Jehan Phelipot, publiée en moyen français à Paris en 1494<sup>64</sup>. Outre l'édition synoptique, nous avons examiné systématiquement toutes les variantes des autres éditions de ces différents récits sur les plans typographique, iconographique et textuel.

Parmi les acquis majeurs de ce travail, il convient de mettre au premier rang la révision du statut des textes publiés par Pinius et de tous les manuscrits répertoriés à ce jour. Pour les *Acta Breviora* comme pour la *Vita sancti Rochi*, aucun manuscrit, y compris ceux utilisés par Pinius ne sont antérieurs aux incunables par rapport auxquels ils ont subi des altérations parfois importantes.

Les toute premières éditions de la *Vita sancti Rochi* ne sont autres que les deux incunables de 1479 publiés à Milan en latin et en italien... mais la plus ancienne version connue des *Acta Breviora* est bel et bien celle de l'*Historie plurimorum sanctorum* de 1483, soit quatre ans après le récit de Diedo. La quasi-totalité des vies de saints reprises dans cet ouvrage est aujourd'hui invariablement étiquetée sous le nom d'*Epitomae*, dans la *Bibliotheca Hagiographica Latina*.

Nous avons de plus montré que les manuscrits dont se servait Jean Pinius pour en établir l'édition n'étaient en fait que des copies, ayant perdu au passage quelques passages de ces incunables originels. De la même manière, l'édition que Pinius donnait de la *Vita sancti Rochi* au départ du manuscrit de Saint-Gall n'était, elle aussi, qu'une copie du début du XVI<sup>e</sup> siècle, entachée d'un certain nombre de changements volontaires et d'erreurs, de la première édition de la *Vita sancti Rochi*.

## **7. Les *Acta Breviora* simple abrégé de la *Vita sancti Rochi*.**

### **La «nouvelle chronologie» s'écroule.**

La comparaison synoptique confirmait cette première approche. L'anonyme allemand, par son volume, par sa structure et même par son style, est infiniment plus proche du récit de Diedo, dont il représente près de 80% et épouse les nombreux passages en style direct. Quant aux *Acta Breviora*, quasi exclusivement rédigés en style indirect et ne représentant que 40% du récit de Diedo, ils en sont bien une version abrégée, très en vogue à l'époque et qui en gommait les invraisemblances chronologiques.

Géographiquement, la diffusion des *Acta Breviora* ne se retrouve d'ailleurs qu'au Nord de l'Europe. Ils n'ont laissé strictement aucune trace en Italie dont toutes les traditions se raccrochent au contraire au texte de Diedo. Ceci se perçoit encore dans la contradiction flagrante entre la fin des *Acta Breviora* et la réalité des débuts du culte en Italie: il n'existe aucun usage ancien attesté à *Angleria*, aujourd'hui Angera.

Les *Acta Breviora* ne sont qu'un abrégé rédigé quelques années après la *Vita sancti Rochi* afin de figurer dans un recueil prolongeant la *Legenda aurea*. Jamais d'ailleurs, y compris dans les manuscrits, on ne trouvera ces *Acta Breviora* associés à autre chose que des vies abrégées. En somme, Joseph Despetis n'était pas tellement loin de la solution, mis à part son expression inappropriée de «*falsification germanique*» et son empressement à en identifier l'auteur dans Anton Vrij de Soest<sup>65</sup>.

<sup>59</sup> Franciscus DIEDUS, *Vita* cit., in *AASS augusti*, III, 1867, p. 399-407.

<sup>60</sup> Franciscus DIEDUS, *Vita de sancto Rocho* cit. GW 8334.

<sup>61</sup> Franciscus DIEDUS, *Vita S. Rochi* cit. GW 8333.

<sup>62</sup> *Acta Breviora* cit., in *AASS augusti*, III, 1867, p. 407-410.

<sup>63</sup> *Historie plurimorum sanctorum* cit., Louvain, 1485, fol. 300<sup>r</sup>-303<sup>r</sup>.

<sup>64</sup> Jehan PHELIPOT, *La vie, legende miracles et oraison de monseigneur saint Roch, glorieux amy de Dieu pour les merites et intercession du quel Dieu a ottroye a ungchascun devotement le reclamant remde contre toute pestilence*, Paris, Pierre le Carron, [1494].

<sup>65</sup> Contrairement à l'opinion de Despetis, rien n'indique donc avec certitude que Liber soit responsable d'autre chose dans cet incunable que de l'épigramme à la gloire de Cologne qui ouvre l'*Historie plurimorum sanctorum*. On serait d'ailleurs d'autant plus porté à le croire qu'il a déjà au moins une fois recouru à cette pratique dans un «*Tite Live*».

Mais en outre, l'examen de toutes les autres versions latines et vernaculaires nous a amenés à d'autres conclusions très intéressantes sur le plan de la tradition de ces textes. Les versions vernaculaires comme l'anonyme allemand de Nuremberg ou encore la vie en moyen français de Jehan Phelipot, sont quasi-contemporaines des versions latines de la *Vita sancti Rochi* et publiées dans la même ville, voire chez le même éditeur. En particulier, ce sont les comparaisons des caractéristiques xylographiques et typographiques qui nous ont permis d'arriver à ce résultat. Elles procèdent toutes de la *Vita sancti Rochi*. On connaîtra même un phénomène très intéressant de réécriture, en constatant que la vie latine de Jean de Pins, évêque de Rieux et publiée à Venise en 1516<sup>66</sup>, est une retraduction en latin de la vie moyen française de Jehan Phelipot de 1494... vie latine qui sera à son tour traduite en italien par Lelio Gavardo<sup>67</sup>!

Comme le montre la figure 2, la comparaison des caractéristiques fondamentales de ces autres versions permet de reconnaître sans trop de peine leurs liens de parenté, notamment ceux qui existent entre, la « *Vie et légende* » de Phelipot, et la *vita* de Jean de Pins (où la mère de Roch s'appelle « France » ou *Franca*) et ce qui les rattache également au tronc commun de la *vita sancti Rochi* (l'épisode du Concile de Constance). La toute première diffusion des récits de saint Roch a donc eu pour vecteur l'imprimé et non plus le manuscrit.

Il convient de ne pas sous-estimer la portée d'une telle proposition et nous tenons à insister sur ses conséquences en termes heuristiques. Nous savons bien évidemment qu'avant tout imprimé il y a toujours un manuscrit...seul l'usage contemporain du traitement de texte a aboli ce processus naturel.

Mais le terme de manuscrit recouvre deux réalités bien différentes: celui de manuscrit autographe que va utiliser le typographe pour en faire son édition et celui de mode de reproduction et de diffusion d'un texte, en cela comparable à l'imprimerie. C'est évidemment de ce deuxième sens dont il est question ici. L'imprimé a été le premier support de reproduction, juste après les manuscrits autographes qu'il faut évidemment renoncer à retrouver un jour. En d'autres termes, les incunables sont les témoignages les plus proches de la rédaction initiale. De plus, l'imprimé offre à l'historien cet avantage que tous les exemplaires d'une même édition en sont évidemment identiques. Contrairement au manuscrit n'importe lequel de ceux-ci renvoie donc directement à la rédaction initiale.

Ceci a plusieurs conséquences sur le plan de la tradition des textes. Tout d'abord, qu'il faut renoncer désormais à travailler sur l'édition des *Acta Sanctorum* si l'on veut s'approcher au plus près de la rédaction originale et comparer valablement les différentes *vitae* entre elles. Mais surtout que les dates d'éditions des incunables sont les plus proches des dates de rédaction, et ceci aussi bien pour la *Vita sancti Rochi* que pour les *Acta Breviora*. Il faut donc bien se résoudre à admettre que plus rien n'autorise à accorder aux *Acta Breviora* l'antériorité que la « nouvelle chronologie » leur conférait. Tout porte au contraire à considérer que leur rédaction est légèrement postérieure à celle de Diedo.

---

<sup>66</sup> JEAN DE PINS, *Ad illustrissimum Dominum D. Antonium Pratum... divi Rochi narbonensis vita per Ioannem Pinum tolosanum edita*, Venise, 1516, rééditée par Eliseus LAZAIRE, Rome, 1885.

<sup>67</sup> Qui l'annonce lui-même dans le titre: L. GAVARDO, *La vita di S. Rocco discritta già LX anni in lingua latina dal signor Giovanni Pino di Tolosa, senatore del christianissimo re di Francia, et ambasciatore alla serenissima republica venetiana, et hora tradotta in lingua volgare da Lelio Gavardo*, Venise, 1576.

	<b>Vita Sancti Rochi / La vita de sancto Rocho</b>	<b>Hystorie von S. Rochus</b>	<b>Acta Breviora</b>	<b>Vie et légende de Monseigneur saint Roch</b>	<b>Vita Sancti Rochi</b>
<b>Auteur</b>	Francesco Diedo	Anonyme	Anonyme	Jehan Phelipot	Jean de Pins
<b>Langues</b>	Italien et latin	Allemand	Latin et dialectes flamands	Moyen français	Latin
<b>Lieu et date des éditions</b>	Milan 1479, <i>L et I</i> Venise 1483/84, <i>L</i> Milan 1484, <i>I</i> Nuremberg 1485, <i>L</i> Mayence 1484/85, <i>L</i> Paris 1495, <i>L</i>	Vienne 1482 ( <i>2 éd</i> ) Nuremberg 1484	Cologne 1483 Louvain 1485	Paris 1494 ( <i>2 éd</i> ) Rouen 1496	Venise 1516
<b>Préface</b>	<i>Franciscus Diedus, philosophus...</i>				
<b>Titre</b>	<i>Vita sancti Rochi</i> (lat.), <i>La Vita de sancto Rocho</i> (ital.). → Parfois absents suivant les éditions.	<i>Hystorie von S. Rochus</i> (Vienne) <i>Das leben des hei- ligen herrn sant Rochus</i> (Nuremb.)	<i>De sancto Rocho confessore</i>	<i>La vie et légende de monseigneur saint Roch, vray preserveur de pestilence</i>	<i>Vita sancti Rochi auctore Joanne Pino</i>
<b>Divers</b>		Invocation à la Vierge			
<b>Début du récit</b>	<i>Rochum patre Joanne, matre vero Libera...</i>	<i>Es Spricht ein Meister der dy Hystory beschreibt...</i>	<i>Plurimas insignes et egregias francorum imperii habet provincias...</i>	<i>Le noble et puis- sant Royaume de France contient en soy plusieurs grandes et nobles provinces...</i>	<i>Narbonensis Provincia pars est non infima Galline...</i>
<b>Naissance</b>	Montpellier 1295	Montpellier =	Montpellier =	Montpellier =	Montpellier =
<b>Père et mère</b>	Jean Libera	Jean Libera	Jean Libera	Jehan France	= <i>Franca</i>
<b>Pèlerinage</b>	Acquapendente, Cèsène, Rome, <i>Gallia Togata</i> , Plaisance	Acquapendente, Cèsène, Rome, <i>Rymel, Romandiola</i> , <i>Navara</i> , Plaisance	Acquapendente, Cèsène, Rome, Rimini, Novare Plaisance	Acquapendente, Cèsène, Rome, Rimini, Plaisance	Acquapendente, Cèsène, Rome, Rimini, Plaisance
<b>Cardinal rencontré à Rome</b>	<i>Britannicus</i> (lat.) <i>Inglese, summo penitentiero</i> (ital.)	<i>obrister peichtuater oder penitenciar ... portienze genant</i>	<i>cardinalis quidam titulo Angleriae</i>	<i>natif du pays de Bretaigne</i>	<i>quidam Gallus e gente Britonum</i>
<b>Mort</b>	<i>Oppidum</i> en Gaule, sur le chemin du retour  1327	Dans une ville proche de l'Allemagne  1327	<i>Angleria</i> , province lombarde dans la direction de l'Allemagne =	Une province d'Allemagne  =	<i>in patriam</i>  =
<b>Miracles «post mortem»</b>	Concile de Constance 17 juin 1414 ( <i>lat.</i> ) 18 juin 1414 ( <i>ital.</i> )			Concile de Constance 24 juillet 1414	Concile de Constance 24 juillet 1414
<b>Divers</b>				Reliques à Venise Peste aux carmes Peste en Picardie	Reliques à Venise Peste aux carmes Peste en Picardie

Figure 2 - Quelques différences remarquables entre les cinq grandes versions de la Vie de saint Roch utilisées dans l'édition synoptique de notre thèse

Mais corollairement, ces conclusions ont évidemment aussi pour effet d'abattre le principal pilier sur lequel reposait l'idée même de l'existence d'une version primitive italienne perdue. Nous avons en effet démontré que les incunables allemands de 1482 et de 1484 sont tout simplement des traductions adaptées de l'édition italienne de la *Vita sancti Rochi*, parue elle aussi dès 1479. Cette

version italienne de Diedo est le véritable «chaînon manquant» entre la *Vita sancti Rochi* et l'anonyme allemand. Elle permet non seulement d'expliquer très simplement les singularités de la version allemande, mais aussi de les interpréter d'une manière complètement opposée à ce qui avait été proposé jusqu'ici.

Ainsi, si la date de naissance n'est jamais mentionnée dans les incunables allemands, ce n'est pas parce qu'ils sont plus près des *Acta Breviora* ou d'un prédécesseur en langue italienne, mais trivialement parce que le typographe en a oublié les caractères à cet endroit de l'édition italienne. Si le cardinal est désigné comme « *Grand Pénitencier* » dans les incunables allemands, il ne s'agit pas, comme l'a cru Pitangue, d'une nouvelle preuve originale de filiation avec un texte italien perdu, mais il en va tout simplement ainsi dans l'édition italienne de 1479. Cette version italienne a en plus la faculté de nous livrer la véritable intention de Diedo lorsqu'il nomme son cardinal *Britannicus*: il ne s'agit pas le moins du monde d'un Breton ou encore d'une confusion avec le nom d'*Anglicus*, comme l'a suggéré Maurino, mais tout simplement d'un cardinal anglais, «*Inglese*» dans le texte italien.

Mais ces résultats nous ont encore permis de tirer des conclusions nouvelles en matière d'authenticité du récit et d'histoire du culte. Les *Acta Breviora*, dépourvus de toute chronologie absolue, étaient un terreau fertile et tentant pour effectuer des rapprochements aussi opportunistes que vraisemblables. Quels étaient finalement les deux seuls éléments qui permettaient de proposer une chronologie: la rencontre avec un cardinal «*Quidam titulo Angleriae*» et la présentation au pape, bien vite identifiés dans les personnages historiques d'Anglic de Grimoard et de son frère, le pape Urbain V. Nous savons maintenant ce qu'il en est. Là où des générations d'auteurs se sont acharnées à débusquer les traces de l'histoire, il n'y avait rien d'autre qu'un lieu commun de la littérature hagiographique: la caution des plus hauts degrés de la pyramide ecclésiastique.

Avec la valeur ainsi attribuée à tort aux *Acta Breviora*, c'est donc aussi toute « la nouvelle chronologie » et ses implications historiques qui s'écroulait, en même temps que nous rétablissions Francesco Diedo comme le premier hagiographe de saint Roch et son récit dans sa vraie dimension: celui d'un roman hagiographique reposant sur une trame légendaire ancienne extrêmement mince. Une conclusion qui nous rappelle combien il est important de s'attacher au préalable au genre d'un récit<sup>68</sup>, mais qui nous renvoie à nouveau aux recommandations remarquablement documentées d'Hyppolite Delehaye: Nous avons d'autant mieux postulé le caractère authentique de l'abrégé (les *Acta Breviora*) qu'il est effectivement dépouillé des extravagances, surtout chronologiques, du roman (La *Vita sancti Rochi*). C'est la confusion du vrai et du vraisemblable, funeste en matière d'hagiographie: considérer qu'un récit est plus digne de foi parce qu'il comporte moins d'in vraisemblances<sup>69</sup>.

## **8. L'«*Istoria di san Rocco*» de Domenico Da Vicenza [1478-1480]. La confirmation de notre thèse et l'explication des liens entre *Acta Breviora* et anonyme allemand.**

Toutefois, nous devons reconnaître que cette tradition ainsi restituée laissait encore subsister une zone d'ombre: celle de la nature exacte des quelques particularités originales qui relient l'anonyme allemand et les *Acta Breviora*. En effet, un simple coup d'œil sur le tableau comparatif de la figure 2 permettra au lecteur de constater que tous deux présentent quelques caractéristiques tout à fait similaires et qui ne se retrouvent pas dans la *Vita sancti Rochi*. Pour employer une métaphore

---

<sup>68</sup> Voir H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques* cit., p. 1-11 ; R. AIGRAIN, *L'hagiographie. Ses sources. Ses méthodes. Son histoire*, 2<sup>e</sup> ed. Bruxelles, 2000, p. 206-246 ; G. PHILIPPART, *Les légendiers latins et autres manuscrits hagiographiques*, in *Typologie des sources du moyen âge occidental*, Turnhout, 1977, p. 21-26.

<sup>69</sup> H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques* cit., p. 210-211: «*Il sera facile de faire subir une épreuve du même genre à beaucoup d'autres récits abrégés dont le modèle existe. Mais la confusion du vrai et du vraisemblable s'est traduite, fréquemment, dans des procédés de haute critique, au moyen desquels on a prétendu reconnaître, sous le fatras légendaire, la relation historique qui se dérobaît aux regards. Supposons que toutes les invraisemblances d'un récit soient des interpolations; il suffira de réduire cet élément étranger pour ramener le document à son état primitif. Le procédé peut paraître naïf. Il a été pratiqué par des hommes qui ne l'étaient nullement. Je citerai simplement, comme cas intéressant, celui d'un savant comme Lami, composant, à l'aide d'un certain nombre de traits convenablement choisis dans la légende fabuleuse de saint Minias, une histoire raisonnable, mais aussi peu véridique que l'autre*».

assez appropriée, ils comportent des signes distinctifs qui unissent deux frères... et qui ne se retrouvent pas chez leurs parents!

Tout d'abord le parcours du saint entre Rome et Plaisance qui, alors qu'il se limite à la *Galia Togata* chez Diedo, devient dans l'anonyme allemand «Rymel» - où le saint demeure deux mois -, «Romandiola», «Marck Trivisiana», et «Navara» - où le saint demeure aussi deux mois. On trouve de même dans les *Acta Breviora*, *Arrimum* et *Namerensem* - où il demeure aussi deux mois. Il y a également la direction du retour et le lieu d'arrestation. Alors qu'avec un flou délibéré, Diedo nous parle d'un château sur le chemin de retour vers la «Gaule»<sup>70</sup>, l'anonyme allemand nous parle de «ein stat nahen bey teutschen landen»<sup>71</sup> et les *Acta Breviora* de préciser *ad Angleriam provinciam Longobardorum at Almanie versus applicat*<sup>72</sup>. De telles similitudes ne peuvent à l'évidence relever du hasard et constituaient, il faut bien l'admettre, un élément *a contrario* pour notre démonstration: si nous nions la paternité des *Acta Breviora*, sur les autres textes en plaçant leur rédaction vers 1483, comment expliquer que les mêmes précisions se retrouvent dans un texte allemand de 1482!

La solution nous viendra de la découverte d'un nouveau texte à l'occasion du colloque organisé sur nos travaux à l'initiative d'André Vauchez, les 12 et 13 février 2004 à Padoue.

Quelle ne fut pas notre satisfaction de profiter des deux jours de liberté que nous nous étions octroyés dans cette splendide ville, pour aller consulter, à la *Biblioteca Antoniana*, une *vita* absolument inédite et très méconnue jusqu'ici, révélée par la *Bibliotheca agiografica italiana*<sup>73</sup> et sur la piste de laquelle nous a aimablement mis notre hôte Antonio Rigon.

Il s'agit d'un texte versifié en italien, très proche du récit de Diedo et composé par un certain Domenico da Vicenza, selon le *Gesamtkatalog* entre 1478 et 1480<sup>74</sup>. Il est conservé à Padoue sous forme de manuscrit<sup>75</sup>, mais à nouveau, ce dernier est une copie d'un incunable<sup>76</sup> plus ancien<sup>77</sup>, dont un exemplaire est conservé à la *Biblioteca Ambrosiana* de Milan.

D'une structure similaire à la *Vita sancti Rochi*, il confirme bien l'ancienneté de ce récit. Mais il y a mieux, beaucoup mieux: après un bref examen sur place, confirmé par l'obtention d'une copie de l'incunable milanais, il apparaît bel et bien que c'est ce récit qui a servi directement de modèle à l'adaptateur allemand tout comme à l'abréviateur des *Acta Breviora*.

Tout comme la *vita* italienne de Diedo dont elle semble à première vue dériver, cette version maintient l'appellation d'«Anglia»<sup>78</sup>, de Grand Pénitencier<sup>79</sup> et de «Porçien»<sup>80</sup> pour le Cardinal mais ajoute pour la première fois «Rimano», la «Romagna», la «Marcha Trevixiana» et «Navara»<sup>81</sup> au chemin du retour. Elle explique donc de manière éclatante l'origine ces singularités de l'anonyme allemand dont elle est encore plus proche que le texte italien de Diedo (comme par exemple l'invocation à la Vierge en tête du récit<sup>82</sup>, la présence de la «Marcha Trevixiana»...) mais

<sup>70</sup> F. DIEDUS, *Vita de sancto Rocho* cit., fol. 16<sup>v</sup>: « et partisse per andar in Galia patria sua che alohora era vexata da la guerra, tandem parvenne ad uno castello ».

<sup>71</sup> *Die hystori*, cit. fol. 7<sup>r</sup>

<sup>72</sup> *Hystorie plurimorum sanctorum*, Cologne, 1483, cit. fol. 454c.

<sup>73</sup> DALARUN (J.), LEONARDI (L.), *Bibliotheca agiografica italiana (BAI)*, *Repertorio di testi manoscritti, secoli XIII-XV*, Rome, 2003, p. 620-621.

<sup>74</sup> *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* cit., VII, Leipzig, 1938, p. 563, n° 8637; voir aussi *Indice generale degli incunaboli delle biblioteche d'Italia*, II, La libreria dello stato, 1948, s. l., p. 164, n° 3529.

<sup>75</sup> *Padova, Biblioteca Antoniana*, ms. 220, sec. XV, f. 197<sup>v</sup> - 214<sup>r</sup>.

<sup>76</sup> Domenico DA VICENZA, *Istoria di san Rocho* [Milan: Leonhard Pachel et Ulrich Scinzenzeller, 1478/80] 4°, 6 fol., a6, 44 lignes, typ 2:80G, GW 8637, IGI 3529, Milano, Biblioteca Ambrosiana, Inc. 703.

<sup>77</sup> La seule différence entre le manuscrit et l'incunable porte sur l'ajout de la date de décès du saint, plus que probablement influencée pas le récit de Diedo, Domenico DA VICENZA, *Istoria* cit., ms. cit., fol. 223<sup>v</sup>: «Chorendo MCCC Et XXVII / Adi sedexe dimarti del bel mexe / Dauosto dise le istorie perfete / Fo sopelito quel corpo chortexe / In verso i Dio e le sue cose elete [fol. 224] Chon mie parole io priego palexe / Chome ma dato aiuto a la sua istoria / Chusi interceda per mi al re de gloria / Amen».

<sup>78</sup> Domenico DA VICENZA, *Istoria di San Rocco* cit., f. 2<sup>vb</sup>: «E d'Anglia monsignor se chiamoe».

<sup>79</sup> *Ibid.* f. 2<sup>vb</sup>: «Chera del santo padre penitencieri».

<sup>80</sup> *Ibid.* f. 3<sup>rb</sup>: «Chon monsignor de Porçien».

<sup>81</sup> *Ibid.* f. 3<sup>rb</sup>: La «Romagna» et la «Marcha Trevixiana» renvoient évidemment respectivement à la «Romandiola» et «Marck trivisana» de l'anonyme allemand. Quant à Rimini et Novare, nous savons qu'ils figurent à la fois dans les *Acta Breviora* et l'anonyme allemand.

<sup>82</sup> La similitude est totale: Domenico DA VICENZA, *Istoria*, cit. 1<sup>ra</sup>: «Verzene gloriosa alta regina/ madre de iesu christo salvatore/ io te priego da sera e da matina/ che tanta gratia spiri nel mio core/ e faci la mia mente peregrina/ che possa

aussi des *Acta Breviora* («Arrimum», «Namerensem»...). Elle résout enfin pour ces derniers le problème de l'origine de la fameuse mention d'*Angleria* comme lieu d'arrestation du saint. En fait, la *vita* de Domenico da Vicenza raconte tout simplement que le saint se dirigeait vers l'«Anglia»<sup>83</sup> et qu'il s'est arrêté dans un lieu «*verso Lamagna*»<sup>84</sup>. A coup sûr, il s'agit évidemment de l'*Angleria* et de l'*Almanie versus* dont les *Acta Breviora* ont gardé le souvenir dans cet *Angleriam provinciam Longobardorum at Almanie versus*. Et si d'aucuns voulaient encore à tout prix en tirer une interprétation historique nous pouvons ajouter que l'*Istoria* de Da Vicenza précise que ce lieu était en guerre avec une armée... anglaise<sup>85</sup>!

C'est donc bien non seulement cette *Istoria* que l'adaptateur allemand disait traduire de l'italien, mais c'est également elle qui a engendré les *Acta Breviora*.

Il demeure cependant une dernière incertitude que nous ne pouvons manquer de souligner ici. Dans la mesure où la fourchette chronologique de son édition donnée par le *Gesamtkatalog*, est 1478-1480<sup>86</sup>, ne pourrait-il s'agir d'un récit antérieur à celui de Diedo? Ne pourrait-il s'agir de ces «*versi vulgari scripti rude et grossamente*»<sup>87</sup>? Ils auraient dans ce cas influencé à la fois le texte de Diedo, l'anonyme allemand et les *Acta Breviora*. Ils constitueraient ainsi la racine de tous les récits connus.

Nous n'entendons pas évoquer cette hypothèse très prometteuse sans énumérer les quelques obstacles qu'il lui faudrait franchir pour obtenir quelque assise. Tout d'abord, il paraît assez rare qu'une version versifiée proche à ce point d'un texte en prose le précède.

Ensuite, nous pouvons difficilement écarter les propos de Diedo qui confie dans son prologue que tout ce qu'il a tiré de ces fragments «*barbari*» et de ces vers est que «*[Rocho] essere stato donato miracolosamente al padre et madre sua, esser stato etiam fidelissimo servo di Iesu*»<sup>88</sup>, ou, plus loin qu'il a considérablement «*orné*» la vie du saint ou encore qu'il a travaillé à la manière des peintres, en proposant à ses lecteurs des «*images vives*»<sup>89</sup>.

Toutes ces précautions ressemblent bien plus à la confession du romancier initial ayant fait fonctionner son imagination qu'au discours d'un simple transpositeur en prose d'un texte versifié. Sans doute une meilleure connaissance du contexte de rédaction de l'*Istoria de sancto Rocho* et surtout de son auteur, Domenico da Vicenza<sup>90</sup>, nous permettra-t-elle de départager la paternité de l'un et l'autre texte, mais voici le *stemma* que nous proposons dès aujourd'hui à la lumière de cette découverte:

---

*replicar con grande amore/ in dolci versi lamoroso canto/la vita de san Rocho iusto e santo/...»* ; *Das Leben cit.*, fol. 2<sup>r</sup> : «*O lobsame iunckfraw hochste kunigin ein mueter des heiland Ihesu cristi, Ich pit dich des morgen und den abend mir so vil genad eine zegissen in mein hercz und zu beraitten mein frömds gemuet, das ich mug aussprechen das leben des heyligen gerechten man Sand Roccus*».

<sup>83</sup> Domenico DA VICENZA, *Istoria cit.*, f. 5<sup>vp</sup>: «*E in verso de Anglia adriçato sue ... Per ritrovarsi nel suo bel paixe*».

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Gesamtkatalog der Wiegendrucke cit.*, VII, Leipzig, 1938, p. 563, n° 8637.

<sup>87</sup> Franciscus DIEDUS, *La Vita de sancto Rocho cit.*, fol. 1<sup>r</sup>.

<sup>88</sup> *Ibid.*, fol. 1<sup>r</sup>.

<sup>89</sup> *Ibid.*, fol. 1<sup>v</sup>.

<sup>90</sup> En fait nous ne savons rien de ce personnage: le *Gesamtkatalog*, cit. p. 563, précise «*Vielleicht identisch mit dem Lektor Domenico, der 1381-1395 in Vicenza Grammatik und Rhetorik lehrt*» en renvoyant à S. MAZZETTI (Da Serafino Bolognese), *Repertorio di tutti i professori antichi e moderni della famosa università, e del celebre istituto delle scienze di Bologna, con in fine aggiunte e correzioni alle opera dell'Alidosi, Del Cavazza, Del Sarti, Del Fantuzzi, e Del Tiraboschi*, Bologna, 1848 qui précise p. 114, n° 1079, «*Domenico da Vicenza. Fu Lettore di Grammatica, e Rettorica dall'anno 1381 per tutto il 1395. L'Alidosi ce lo dà per Lettore di tali scienze dal 1380 al 1408, ma noi non avendolo trovato ne'Libri della Camera che negli anni espressi, non possiamo assicurare che lo fosse ne prima dell' anno 1381, de dopo il 1395 = Alidosi pag. 19*». En l'absence de témoignage d'une version antérieure à celle que nous possédons, nous pensons que le hiatus entre la date de publication de l'*Istoria* et ce personnage est beaucoup trop important pour lui en attribuer la paternité. Quand au juriconsulte du XV<sup>e</sup> siècle répertorié par U. CHEVALIER, *Répertoire des sources historiques du moyen âge, Bibliographie*, vol. I, Paris, 1905, col. 1217 il n'a produit que des ouvrages sur l'art notarial et le droit, mais surtout il serait originaire non de Vicenza mais de Visentina = Visentium, aujourd'hui Viseu au Portugal. Voir à ce sujet R. STINTZING, *Geschichte der populären Literatur des römisch-kanonischen Rechts in Deutschland, am Ende des Fünfzehnten und im Anfang des Sechszehnten Jahrhunderts*, Leipzig, 1867, p. 311-312.

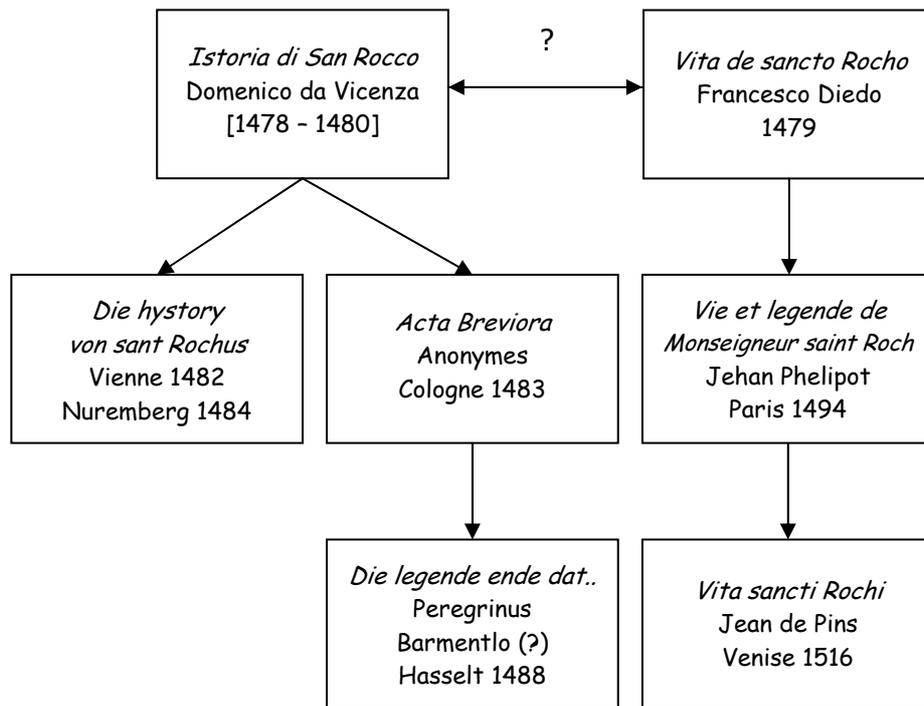


Figure 3 - Le *stemma* après la découverte du texte de Domenico Da Vicenza

## 9. «Peste» et «tempeste». De Raco à Roch.

Mais une fois la tradition de ces différents textes établie, une fois l'antériorité de la *Vita sancti Rochi* et de l'*Istoria di san Rocco* refondée, et que le premier rédacteur soit Da Vicenza ou Diedo, est-il possible d'approcher par quelque moyen les éléments hagiographiques qui se trouvaient à sa disposition, en amont du processus de stylisation et d'invention propre à tout hagiographe?

Aucun chercheur n'a jamais tenté d'investiguer dans cette direction faute de disposer de la moindre source le permettant, mais davantage encore de l'avoir cherchée. La «nouvelle chronologie» ne trahit en effet que trop la représentation totalement erronée d'un l'hagiographe proche des faits (voire chez Maurino compagnon du saint !) et rédigeant un récit point de départ d'un culte.

Se fondant exclusivement sur les *vitae* publiées, et tout impatients de trouver la confirmation de l'existence du saint par rapprochement avec d'autres sources historiques ces auteurs ont complètement négligé d'autres sources spécifiquement hagiographiques autres que les *vitæ*, comme la liturgie, les prières, les calendriers liturgiques ou encore l'iconographie, dont on ne peut se passer dans l'établissement du dossier d'un saint<sup>91</sup>.

Elles ne sont pas toujours nécessairement plus anciennes, mais sont très souvent le support et l'écho de traditions archaïques dont, à nouveau, les imprimés constituent des témoignages irremplaçables pour ces époques.

Ainsi, notre attention a été éveillée par une curieuse gravure provençale du début du XVI<sup>e</sup> siècle (figure 4) associant saint Roch de Montpellier et saint Roch d'Autun dit aussi Raco ou encore Racho, évêque d'Autun (5 décembre et translation le 28 janvier)<sup>92</sup>. Au pied de saint Roch de Montpellier on peut lire: «*Sant Roc glorioux martir vulhaiz nos gardar de peste e de tot peril*», et au pied de saint Roch d'Autun, «*Sant Roc evesque et confesor velhaiz nos gardar de tempeste*».

<sup>91</sup> H. DELEHAYE, *Cinq leçons* cit., p. 42-74; 117-146 ; R. AIGRAIN, *L'Hagiographie* cit., p. 11-106; J. DUBOIS et J.-L. LEMAITRE, *Sources et méthodes de l'hagiographie médiévale*, Paris, 1993, p. 59-153 ; p. 211-233.

<sup>92</sup> W. L. SCHREIBER, *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au XV<sup>e</sup> siècle*, vol. III, Leipzig, 1927, n° 1669m; P. HEITZ, *Pestblätter des 15. Jahrhundert. Einblattdrucke des XV. Jahrhundert*, t. II, Strassburg, 1901, table 42; A. BLUM, *Les origines de la gravure en France. Les estampes sur bois et sur métal. Les incunables xylographiques*, Paris-Bruxelles, 1927, table 47, voir également P.-L. DUCHARTRE et R. SAUNIER, *L'imagerie populaire*, Paris, 1925, qui n'y font qu'une brève allusion.



Figure 4 - La xylographie provençale conservée à l'Albertina de Vienne (SCHREIBER, n° 1669m).

Comme d'autres, nous avons longtemps manipulé une reproduction de cette xylographie sans rien y discerner d'autre que l'inversion entre les qualités de confesseur et de martyr, appliquées au mauvais saint. Or, l'information capitale que nous livre cette gravure ne réside pas là. Elle se trouve dans la consonance des mots *peste* et *tempeste*.

Mais jamais elle ne nous aurait interpellés si nous ne nous étions attelés à rassembler toutes les *vitae* incunables que nous avons évoquées. Car on y retrouve souvent cette association, non pas dans le récit, mais aussi bien dans les prières en moyen français ou les messes latines qui y sont parfois annexées.

C'est le cas au dernier folio de l'édition parisienne de Pierre le Caron du texte de Jehan Phelipot en 1494<sup>93</sup>, dans ce quatrain lumineux, également présent dans un bréviaire de la Bibliothèque de Genève de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> répertorié par Pierre Rézeau<sup>94</sup>:

*Qui sert saint Roch il le garde  
De pestilence et de tempeste  
Prenons le donc pour sauvegarde  
Tousiours craignant en tout temps peste*

Mais il se trouve encore de multiples exemples de rapprochement entre l'épidémie et la météorologie dans les messes en latin qui accompagnent l'édition la *Vita sancti Rochi* de Nuremberg en 1485 (GW 8331, f. 10<sup>v</sup>-11<sup>v</sup>), celle de Mayence en 1495 (GW 8332, f. 10<sup>v</sup> - 11<sup>v</sup>) et de Paris en 1495 (GW 8333, f. 10<sup>r</sup>-11<sup>r</sup>).

<sup>93</sup> Jehan PHELIPOT, *Vie et Legende cit.*, fol. 18<sup>r</sup>.

<sup>94</sup> P. REZEAU, *Les prières aux saints en français à la fin du moyen âge. Prières à un saint particulier et aux anges*, Genève, 1983, t.2, p. 438; Genève, Bibliothèque publique et Universitaire, lat. 31, f. 2<sup>r</sup>-2<sup>v</sup>. Voir aussi l'introduction du tome 1 qui est très précieuse sur la méthode employée par Rézeau, *Les prières cit.*, *Introduction. Les prières à plusieurs saints*, Genève, 1982, pp. 1-27.

La supplique pour un *aeris temperies* se retrouve dans le graduel, «...*ut apud deum preces nostre non sint vane et nobis aeris temperiem concede et in fine tecum in celis congratulemur... O beate confessor Roche quam magna apud deum sunt merita tua quibus credimus nos a morbo epidemie posse liberari, et aeris temperiem concedi*»; plus loin dans l'offertoire, «*Te beatum Rochum Christi confessorem exortatum facimus et preces ad te patrem nostrum dirigimus ut tua intercessione a languoribus epidemie salvemur et aeris temperie potiamur*» et enfin dans la communion, «...*veni et salva nos a morbo epidemie et aeris temperiem nobis concede*».

Le sens exact de cet *aeris temperies*, dans une acception proprement météorologique est celui de «temps calme» par opposition à la *mutatio aeris* ou *aeris intemperies* qui signifie perturbation ou tempête<sup>95</sup>. Quant aux *languores epidemiae* il s'agit bien entendu des souffrances de l'épidémie<sup>96</sup>, expression qui dépasse donc très largement le cadre de la peste *stricto sensu*.

Cette association nous renvoie aux conceptions médiévales en matière d'épidémies, héritières d'Hippocrate et de Gallien et notamment, chez ce dernier, de la théorie miasmatique. On en retrouve encore la trace au 14<sup>ème</sup> siècle chez le spécialiste de la peste, Guy de Chauliac<sup>97</sup>: une conjonction défavorable des planètes entraîne une corruption de l'air qui, elle-même produit les miasmes de la peste. Une expression précise s'en trouve dans un autre texte contemporain de la Peste Noire, celui de la *Consultation parisienne* sur la peste de 1348<sup>98</sup>, qui identifie clairement comme cause de la peste «*ces vapeurs eslevees et enflammees et encore enflammé et pour ce ont esté multeplié foudres, tonnoirres, tempestes, feus et plusieurs pestilences*»<sup>99</sup> en mettant d'ailleurs sur le même plan les phénomènes atmosphériques et épidémiques en tête de chapitre: «*causes des pestilences et des tempestes*»<sup>100</sup>. Les vents y sont évoqués à plusieurs reprises<sup>101</sup>, de même que la perturbation des saisons ou «*mutations du temps*» qui sont assimilées à une cause première de la *pestilence*.

A propos de Racho, précisons encore que le nom de *Ragnobertus*, très fréquemment repris comme nom latin du saint dans les dictionnaires, n'apparaît jamais dans aucun document ancien de la région d'Autun, où il est toujours dénommé Raco, Racho et même Rocho, et que cette identification à un évêque du VII<sup>e</sup> siècle n'est en réalité pas la bonne<sup>102</sup>.

---

<sup>95</sup> O. PRINZ, J. SCHEINDER, *Mittelateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert*, Band I, München, 1967, c. 319-321.

<sup>96</sup> Voir F. BLATT, *Novum Glossarium Mediae Latinitatis ab anno DCCC usque ad annum MCC*, Hafniae, 1957, «L», c. 30.

<sup>97</sup> La théorie miasmatique, dans l'œuvre de Gallien, décrivait la transmission de la peste par un flux passant de l'œil d'une personne infectée à celui d'une personne saine. C'est encore cette conception qui prévalait sous la plume du célèbre professeur montpelliérain Guy de Chauliac, médecin personnel du pape avignonnais Clément VI: Guy de CHAULIAC, *Quidam tractatus de epidemia compositus quodam practito de Montepessulano anno 1349*, complété en 1363 et édité par E. NICAISE, *La grande chirurgie*, Paris, 1890.

<sup>98</sup> Texte latin publié et étudié par E. REBOUIS, *Etude historique et critique sur le peste*, Paris, 1888. Deux traductions françaises contemporaines de la *Consultation* existent dans les manuscrits de la *Bibliothèque nationale de France* sous les numéros ms. français 12323 et 2001.

<sup>99</sup> *Bibliothèque nationale de France*, ms. français 12323, fol. 136<sup>v</sup>.

<sup>100</sup> *Ibid.*, fol. 135<sup>v</sup>.

<sup>101</sup> *Ibid.*, fol. 136<sup>v</sup>: «*fors vens lesquels viennent le plus de miedi et cil vent ont engendré chaleur et moisteurs superflues; plus loin encore, fol 137, il évoque à nouveau le rôle du soufflement des vens de miedi grans et merveilleus*».

<sup>102</sup> Voir à ce sujet A. CHARMASSE, *Le prieuré de St.-Racho-lez-Autun, de l'ordre de Cluny*, in *Mémoires de la Société Eduéenne*, 10 (1882). Il existe une *vita* très rudimentaire dans un ms. du xv<sup>e</sup> s.: Paris, B.N.F., 916, fol. 111<sup>r</sup>-114<sup>r</sup> (*Vita beatissimi Rochi (sic) episcopi [Aeduensis] et martyris*), publiée dans le *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservatur in Bibliotheca Nationali Parisiensi*, I, Bruxelles - Paris, 1889, p. 50-52. Mais nous avons trouvé la plus ancienne invocation inédite qui ne remonte pas au-delà du XII<sup>e</sup> s. dans le Missel manuscrit d'Autun: Autun, Bibl. mun., 43 (40), fol. 48<sup>v</sup> à 58<sup>v</sup>, répertoriée sous le n° 115 par V. LEROQUAIS, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, I, Paris, 1924, p. 248, au fol. 61: *S. Raconis*. Cette oraison très courte ne l'invoque pas encore contre la tempête, mais bien contre toute adversité (*ab omni adversitate liberemur*) et signale déjà la vénération de reliques: *quatinus cuius sacratissimas reliquias hic pio amore venerabiliter amplectimur*. Nous en avons trouvé six leçons liturgiques inédites dans trois mss éduéens: Bréviaire d'Autun (Hiver), 1440-1442 = Autun, Bibl. mun., 185 S, texte au fol. 13<sup>v</sup> α; Bréviaire d'Autun (Hiver), fin xv<sup>e</sup> s. = Autun; Bibl. mun., 171 S (Libri 148\*), texte au fol. 309 β; Bréviaire d'Autun (Hiver), xv<sup>e</sup> s. = Autun, Bibl. mun., S 170 (Libri 148), texte au fol. 353 β, respectivement répertoriés sous les numéros 53, 171 S et 51 dans V. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, I, Paris 1934. Grâce au flair et à la perspicacité de Guy Philippart, nous savons au-jour'd'hui qu'il s'agit d'un emprunt pur et simple à une homélie d'Eusebius Gallicanus du VI<sup>e</sup> s. sans rapport avec Raco! Cf. EUSEBIUS GALLICANUS,

Nous sommes donc en présence, d'un saint quasi homonyme de Roch de Montpellier et nous savons qu'avec les confusions de dates, les homonymies sont un des facteurs les plus courants de création de doublets hagiographiques, dont Louis Réau reprenait une série d'exemples significatifs dans sa synthèse consacrée à l'iconographie des saints<sup>103</sup>. Mais en outre, le fait que Roch d'Autun soit aussi un protecteur des captifs ne doit pas être négligé. Nous décelons en effet, dans la deuxième leçon de sa légende extrêmement rudimentaire du XV<sup>e</sup> siècle une autre similitude avec saint Roch de Montpellier: il aurait lui aussi été emprisonné, par «un roi», non pas dans une geôle, mais sur le rocher d'une île déserte appelée *Affrica* dans l'espoir qu'il y meure de faim. Son gardien l'ayant vu au contraire resplendir d'une grande clarté en avertit son maître qui lui ordonna alors de le précipiter dans la mer. Mais un miracle le retira des flots meurtriers, qui fut suivi d'une apparition de la Vierge. C'est alors que Raco demanda au Seigneur que ceux qui observeraient sa fête soient protégés de la tempête. Mais si nous prenons la peine de lire attentivement le reste du texte, nous y constatons qu'à cet endroit encore il évoque la détention<sup>104</sup>: *nec potestate inimici detinerentur*.

Sur la foi de l'examen des missels, bréviaires et sacramentaires des bibliothèques publiques de France répertoriés par Victor Leroquais, nous serions tentés d'affirmer que le culte de saint Roch d'Autun connaît en France, au XV<sup>e</sup> siècle deux zones de diffusion principales: la région d'Autun où il est célébré le 5 décembre et le Languedoc, où il est célébré le 16 août. A l'examen de ces différents témoignages, il est en effet complètement impossible de soutenir encore, comme le faisaient les Montpelliérains, que l'inscription d'un saint Roch «évêque» dans un calendrier manuscrit de Maguelone du XV<sup>e</sup> siècle est le résultat d'une étourderie de copiste, qui voulait bien évoquer le «confesseur» de Montpellier. En effet, grâce aux répertoires de Leroquais, nous avons pu identifier non moins de cinq manuscrits languedociens d'origine différente qui présentaient cette caractéristique<sup>105</sup>. L'inscription de l'évêque d'Autun au 16 août n'est donc pas le fruit de confusions, mais indubitablement bien le témoignage d'un véritable usage liturgique languedocien du même saint évêque d'Autun à une autre date.

## 10. Une preuve à Plaisance et Voghera.

### Le châtement de la tempête pour avoir vendu les reliques du saint.

Mais pouvons-nous aller jusqu'à prétendre que ce soit le culte de ce même saint évêque bourguignon, devenu protecteur de la *tempeste* qui ait gagné l'Italie du Nord et pris dans le roman hagiographique de Diedo la forme d'un saint pèlerin protecteur de la *peste* ?

---

*Collectio homiliarum* (= *Corpus Christianorum. Series Latina*, 101A), éd. F. GLORIE, Turnhout, 1971, p. 593-596 (homélie 51).

<sup>103</sup> L. REAU, *Iconographie de l'art chrétien*, t. I. Introduction générale, Paris, 1955, p. 318., on retiendra, parmi de nombreux exemples, saint Alban, protomartyr d'Angleterre (22/6) qui a donné naissance à deux autres saints céphalophores: saint Alban de Mayence (21/6) et saint Aubain de Namur (3/1), saint Vincent d'Agen (9/6), qui n'a jamais existé est un doublet de saint Vincent de Saragosse (22/1).

<sup>104</sup> *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum* cit., p. 51: *Tunc beatus Roho (sic) tale donum requisivit a Domino, ut omnes colentes et venerantes suam festivitatem seu ejus memoriam agentes, nunquam tempestatem paterentur nec potestate inimici detinerentur.*

<sup>105</sup> Il existe notamment un *Missale Magalonense* du xv<sup>e</sup> s., toujours conservé à bibliothèque de la Société archéologique de Montpellier, dont le premier folio est daté de 1481 et qui, au calendrier, fol. 4<sup>v</sup> porte au XVII des calendes de septembre la mention *S. Rochus episcopus et martyr*. Pierre Louvet, historien montpelliérain, avait déjà rapporté au bollandiste Henschenius l'existence d'un «bréviaire» maguelonnais (s'agit-il d'un autre manuscrit ou d'une confusion avec le missel ?) et d'un bréviaire de Lodève qui comportaient la même anomalie (Lettre de 1664 conservée à Bruxelles, Bibl. bollandistes, 128, fol. 207-209). Cependant, une étude approfondie montre que cette confusion n'est pas limitée à la région de Montpellier mais déborde très largement sur le Languedoc. Ainsi, le S<sup>t</sup> Roch du psautier 239 d'Albi repris par V. LEROQUAIS, *Les psautiers manuscrits latins des bibliothèques publiques de France*, Mâcon, 1940-1941, sous le nom de Roch de Montpellier est S<sup>t</sup> Roch d'Autun: psautier hymnaire à l'usage de S<sup>t</sup>-Salvi d'Albi, 2<sup>e</sup> moitié xv<sup>e</sup> s. = Paris, B.N.F., lat. 769, fol. 2-7, calendrier d'Albi (16 août): *Roconis ep. et conf. semidupl.* Il en va de même pour le S<sup>t</sup> Roch du ms. 181 de V. LEROQUAIS, *Les livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1927, repris dans sa table sous la rubrique Roch d'Autun: Heures à l'usage de Rome, fin xv<sup>e</sup> s. = Paris, B.N.F., lat. 10561 (16 août): *Rochonis (sic) ep. et conf.* Il semble bien lui aussi provenir du Languedoc. Le calendrier est franciscain et mentionne un certain nombre de saints du Languedoc; la fête la plus récente est celle de la translation de S<sup>t</sup> Bernardin de Sienna (1472). Même chose encore pour un missel de Béziers de 1441 répertorié sous le n° 658 par V. LEROQUAIS, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Paris, 1924: Paris, B.N.F., nouv. acq. lat. 1690, fol. 236<sup>v</sup>. D'une autre main (xv<sup>e</sup> s.): *Oratio beatissimi Roqui Omnipotens et misericors deus qui est merito vite eterne beatum roquum (sic) pontificem atque confessorem per amabilem dedisti rectorem gratiam...*

Un témoignage italien nous en donne un indice fort, cette fois encore dans un imprimé plus tardif. Nous avons retrouvé dans la *vita* de Lelio Gavardo imprimée à Venise en 1576<sup>106</sup>, une bien cocasse tradition locale liée à la vente des reliques par des gens de Voghera aux Vénitiens. Les vendeurs, redoutant d'être découverts, y auraient incité les acheteurs à s'enfuir dans une charrette couverte de fumier. Mais c'est sur l'épilogue de cette histoire rocambolesque que nous souhaitons attirer l'attention: «*e perciò la Maesta d'Iddio li castiga ogn'anno con tempesta, et sono detti da confinanti, Li venditori di S. Rocco*».

Une tradition populaire régionale racontait donc encore au XVI<sup>e</sup> qu'en punition de la cupidité de quelques-uns de leurs concitoyens qui avaient vendu les reliques du saint, les gens de Voghera étaient chaque année frappés d'une tempête. Le rapport direct entre le châtement et la fonction protectrice du saint évêque d'Autun, inscrit dans ce lointain souvenir, marque ici clairement que la figure de sainteté parvenue en Italie était encore bien chargée du patronage de la *tempeste* qui a dû évoluer ensuite à l'occasion des pestes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle.

Ce processus n'est à l'évidence plus seulement de nature conceptuelle, engendré par l'héritage des théories miasmatiques sur la peste, mais aussi linguistique. Il tient d'un phénomène de dérive fréquent du langage populaire: celui de l'*aphérèse*, qui consiste à laisser tomber la syllabe initiale d'un mot. Bien connu dans l'onomastique de toutes les langues<sup>107</sup>, il viserait ici la fonction du saint plutôt que son nom: de «tempeste» à «peste». A cet égard, la fin du premier quatrain de la prière provençale «*craignant en tout temps peste*» nous paraît suffisamment explicite.

En outre, que le saint, doté de cette fonction et devenu languedocien ait plus particulièrement séduit cette partie septentrionale de l'Italie peut aussi s'expliquer. Il en existait un puissant vecteur: la *Via Francigena*, sur laquelle se trouvent Voghera<sup>108</sup> et Plaisance, était au moyen âge une artère commune à trois grands pèlerinages. A l'ouest Saint-Jacques-de-Compostelle, à l'est Jérusalem, via l'embarquement à Venise ou d'autres ports de l'Adriatique, et enfin au sud Rome. En d'autres termes, sur cette voie se croisaient *jacquets*, *palmieri* et autres *romieux*, en particulier dans des villes étapes où la figure des saints pèlerins était extrêmement populaire, ce qui explique aussi que saint Roch en ait pris tous les attributs... En direction du Languedoc, via Susa et les cols du Mont-Genèvre ou du Mont-Cenis, la Durance, l'ancienne *Via Domitia* et la *Via Tolosana*, le flux des pèlerins était très intense. Il existe également un deuxième facteur géographique déterminant: comme en Languedoc, les tempêtes de la fin de l'été y sont particulièrement rigoureuses et redoutées.

Quand, où et comment s'est opéré ce processus en Italie septentrionale? Nous manquons encore de matériaux qui permettent de proposer un schéma solide. Toutefois, on peut dès aujourd'hui affirmer que le culte est déjà présent à Voghera à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, comme en attestent les Statuts Civils de 1391<sup>109</sup>. On ne sait toutefois pas précisément à quel moment de l'année le saint était honoré et pour quoi il était invoqué, ce qui serait fondamental dans l'explication du processus de dédoublement dont nous avons parlé. On sait par contre que le saint était spécifiquement invoqué contre la peste à Verone en 1468<sup>110</sup>, à Brescia en 1469<sup>111</sup> et à Padoue en 1475<sup>112</sup>.

Ceci nous conduit à penser que les *Liber Provisionum*, qui se sont révélées des sources extrêmement précieuses à Voghera, Padoue et Brescia, constitueront à n'en pas douter un terrain d'investigation capital et prioritaire pour qui voudra tenter d'aller plus loin dans l'explication de l'émergence de cette nouvelle figure de sainteté. Des quelques sources de cette nature rassemblées jusqu'ici, il apparaît donc en tout cas qu'il est pour l'instant impossible d'identifier une invocation du saint contre la peste avant les épidémies de 1468-1469. C'est également dans ces années que se situe le phénomène de redécouverte de ses reliques à Voghera<sup>113</sup>.

<sup>106</sup> L. GAVARDO, *La vita di S. Rocco*, cit, « Dichiarazione » qui accompagne son plan de la région de Plaisance.

<sup>107</sup> Citons les cas classiques de Bastien pour Sébastien, Colas pour Nicolas, Rita pour Margherita...

<sup>108</sup> La plus ancienne mention du saint se trouve dans un calendrier des fêtes à observer dans les statuts civils de Voghera de 1391 *Archivio Civico. Voghera. MSS 30* (fin XIV<sup>e</sup> début XV<sup>e</sup>) Fol. 52<sup>v</sup> et *MSS 31* (fin XV<sup>e</sup>) fol. 19.

<sup>109</sup> Voghera, *Archivio civico, MSS 30*, f<sup>o</sup> 52 verso.

<sup>110</sup> *Archivio di Stato Padova, Corporazioni soppresse. Scuola religiose e Capitoli della Città. Mazzo I, S. Rocco e Lucia 1468 - 1726, Busta 2, Registre n° 3, 3 janvier 1475, fol. 1<sup>y</sup>.*

<sup>111</sup> *Archivio di Stato. Brescia. Archivio storico civico di Brescia, Liber Provisionum, anno 1469, f.114.*

<sup>112</sup> *Archivio di Stato Padova*, cit.

<sup>113</sup> *Liber provisionum* de Voghera du 28 février 1469. *Inventio* des reliques. L'original est malheureusement disparu aux *Archivio civico*. Copie certifiée conforme du 18 octobre 1788 par l'évêque de Tortone, *Archives de la Scuola Grande di*

## 11. Les reliques. Entre négoce et falsification.

L'évocation de la tradition populaire contenue dans le récit de Lelio Gavardo nous amène à dire quelques mots du dossier des reliques.

Il est en effet intéressant de constater que cette tradition orale encore vivante à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, se révèle entièrement en accord avec le matériau archivistique conservé et consultable aujourd'hui encore à Voghera et en complète contradiction avec le récit fabuleux de «vol pieux» qui se répand au départ de la sphère de la *Scuola Grande* vénitienne dans le troisième quart du XVII<sup>e</sup> siècle. Le matériau archivistique tout à fait exceptionnel contenu dans les procès verbaux des délibérations communales de Voghera, atteste en effet sans l'ombre d'un doute que l'acquisition des reliques par les vénitiens s'est faite en 1483, et non en 1485, par achat et non par un «vol pieux». Elles ont été vendues par un autochtone, un certain frère *Teutonicus*, acculé à se procurer par ce biais quelques moyens de subsistance pour le petit hôpital pour pèlerins dédié à *San Rocco*, qu'il desservait et qui jouxtait l'église *Sant'Enrico*<sup>114</sup>, aux portes de la ville, sur la route de Tortone. Cet apport aussi précieux qu'incontestable d'une source directe est par contre en complète contradiction avec le récit forgé de toutes pièces par la *Scuola Grande di San Rocco*, remettant en scène le fréquent *topos* médiéval du *furtum sacrum* par les Vénitiens.

Il aurait été perpétré pour la circonstance par un moine Camaldule, *frater Maurus*, en exécution d'un vœu formulé pour sortir de prison – on notera au passage une intéressante nouvelle allusion à la détention –, et allant dérober les reliques à Voghera. Ce récit n'apparaît pas dans la sphère de la *Scuola* vénitienne avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, époque jusqu'à laquelle tous les historiens de la Sérénissime font état d'une vente ou d'un apport par des «marchands allemands»<sup>115</sup> (la transformation du *frater Teutonicus* de Voghera?). Le récit du vol sera très largement diffusé par Ciapetti<sup>116</sup> et se fonde sur un «procès d'authentification des reliques» déjà publié<sup>117</sup> et toujours conservé à la *Scuola Grande*<sup>118</sup> dont nous avons montré qu'il s'agissait d'un faux. Il a plus que probablement été exécuté au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle et est incontestablement destiné à

---

San Rocco, liasse non inventoriée 1485-19<sup>e</sup> siècle. Publié par G. SORAVIA, *Le Chiese di Venezia descritte ed illustrate da Giambattista Soravia*, Vol. III, *La Chiesa e la Scuola Grande di S. Rocco*, Venezia, 1824, p. 132-134.

<sup>114</sup> *Archivio Civico, Voghera, Provisiones* (Liber provisionum), Busta 109 (8), 1480-1493, f. 321<sup>v</sup>f. 322<sup>r</sup>, 1483, *Die XVI Madii*; f. 323<sup>r</sup>, *Die XVIII Madii*; f. 324<sup>r</sup> *Tertio*; f. 325<sup>r</sup>; f. 326<sup>r</sup> *Die XX madii*; f. 328<sup>r</sup> *Die XXVIII madii*; f. 329<sup>r</sup>; f. 331<sup>v</sup>, dans la marge *Super facta sancti Rochi*; f. 332<sup>r</sup>, dans la marge *Super facto uniendo hospitalium*; f. 453<sup>r</sup>, dans la marge, *pro facto sancti Rochi*.

L'épilogue de toute cette affaire, merveilleusement documentée dans ces procès verbaux des conseils communaux ne laisse absolument aucun doute sur le *modus operandi* du transfert à Venise, la vente, son mobile, la quasi mendicité des frères de l'hôpital San Rocco et son issue, la dissimulation de la disparition des reliques à la population et la réforme des aides aux hôpitaux: «*ad hoc, ut fratres qui habitant in eo magis commode permanere possunt et ne ire habeant mendicando, et de podendo scilientium quod dictum corpus sancti Rochi fuerit ablatum, quod ymo esse publice dicendum vociferandum quod ipsum corpus est in dicta terra...*», *Archivio Civico, Voghera, Provisiones*, Busta cit., 28 mai 1483, f. 329<sup>r</sup>.

<sup>115</sup> F. SANSOVINO, *Venetia città nobilissima et singolare, descritta in XIII libri da M. Francesco Sansovino... Cronico particolare delle cose fatte da i Veneti dal principio della città fino all'anno 1581...*Venezia, fol. 71<sup>v</sup>: «*E Anco notabile il Tempio di San Rocco situato dietro alla Chiesa de i Frari, et nobilitato dal corpo del Santo, già portato di Germania da alcuni mercadanti Tedeschi*», Ibid. fol. 102<sup>v</sup>, «*Una quinta fraterna fu eretta da certi huomini di religiosa vita, in quel tempo che il corpo di S. Rocco portato di Germania a Venetia*»; Johannes Henrici A PFLAUMERN, *Mercurius Italicus, hospiti fidus per Italiae praecipuas regiones dux*, Lyon, 1628, p. 59: «*D. Rochi aedes quae magnopere celebrem non habet, praeterquam corpus ipsius ex Germania a mercatoribus nostris apportatum*»; D. MARTINELLI, *Il ritratto di Venezia diviso in due parti. Nella prima, si descrivono brevemente tutte le Chiese della Città, con le Memorie più illustri, Depositii, Epitaffii, Inscrizioni, Scolture, e Pitture più conspicue, con le dichiarazioni, et Autori di esse. Nella seconda, si da breve relazione del governo della Republica, delli Magistrati, delle Fabriche publiche, e più riguardevoli, etc, Al Serenissimo Principe Marcantonio Giustiniano, Doge di Venezia, etc.* Venetia, 1684, p. 352: «*Doppo portato il corpo di San Rocco da Germania a Venezia, e doppo liberata la Citta da un'acerbissima Peste*»; A. MORESINI, *Origine delle chiese dedicate a M. Vergine*, Parma 1692, p. 369: «*Questa chiesa fu fabbricata quando fu portato da Germania il Corpo di S. Rocco da alcuni mercadanti tedeschi, che fu l'anno del Signore 1485*»; FORESTIERE, *Illuminato intorno le cose più rare e curiose, antiche e moderne della città di Venezia*, Venezia, 1740, p. 216: «*nacque (la construction de l'église) dalla traslazione del Corpo di S. Rocco dalla Germania in Vinetia*».

<sup>116</sup> G. F. CIAPETTI, *La sacra magnificenza per la Scuola del gloriosissimo principe san Rocco, con la vita e la traslazione del medemo santo*, Venezia 1674.

<sup>117</sup> G. SORAVIA, *Le Chiese di Venezia descritte ed illustrate da Giambattista Soravia*, Vol. III, *La Chiesa e la Scuola Grande di S. Rocco*, Venezia, 1824, p. 137-167.

<sup>118</sup> *Archives de la Scuola Grande*, Venise, Reg. Perg., répertorié *Processo relativo al furto di S. Rocco (1484-1485)*.

transformer l'achat des reliques – en principe interdit par l'Église – en vol pieux, lieu commun de la littérature hagiographique qui renvoie à la tradition du *furtum* des reliques de sainte Foy à Agen par les moines de Conques, mais en la circonstance, encore bien davantage au transfert des reliques de saint Marc à Venise<sup>119</sup>. Dans leur volonté de bien faire, les auteurs du document ont toutefois inséré ça et là des copies d'actes vrais anachroniques et contradictoires, comme une lettre du patriarche de Venise, Mapheo Girado, où le terme de «*negocium*» est employé trois fois<sup>120</sup>!

Il en va de même pour le récit concurrent du transfert des reliques de Montpellier au couvent des Trinitaires d'Arles en 1372, qui remonte au *Martyrologium Franciscanum* d'Arthur du Monstier<sup>121</sup> et donc, là aussi pas au-delà du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce récit assez maladroit a le mérite de réconcilier deux choses qui feront le miel des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle: la présence de reliques du saint en Arles et l'intrigante absence de ferveur populaire à Montpellier (où il n'existe pas de sépulture). Pour ce faire, elle met en scène le fameux Maréchal de Charles V, Jean le Meingre de Boucicaut, protecteur du couvent des Trinitaires, qui les aurait transférées par piété de Montpellier en Arles en 1372. C'est un récit dont firent grand cas les premiers historiens et thuriféraires du culte à Montpellier pour expliquer que la progressive extinction de la ferveur populaire envers le saint à Montpellier. Jamais il ne fut possible jusqu'ici de dépasser cette explication sommaire parce que ses partisans s'étaient toujours contentés des quelques bribes de texte qui tenaient lieu de preuve, publiées en 1638 dans le *Martyrologium franciscanum* d'Arthur du Monstier. L'auteur disait s'inspirer d'un acte de donation de 1501 d'une partie des reliques des Trinitaires d'Arles à leurs coreligionnaires de Grenade. Certains avaient déjà noté le peu de souci de la chronologie: en 1372, Jean-le-Meingre, n'avait que 7 ans; quant à Geoffroy le Meingre de Boucicaut, qui est le nom qui apparaît bien dans l'acte, il n'était alors qu'un nourrisson. Qu'importe, comme souvent en pareil cas, un certain nombre d'auteurs à partir de Coffinières, avaient tout simplement pris la liberté de déplacer la date du transfert à 1399, au moment où le maréchal était chargé d'obtenir la renonciation de Benoît XIII pour mettre fin au Grand Schisme.

Comme pour la version vénitienne, le recours au matériau archivistique original, heureusement toujours conservé aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône, mais jamais utilisé avant nous, renvoie toutes ces constructions à leur vraie dimensions, celle de tentatives chimériques de concilier l'inconciliable. L'acte original permet en effet tout d'abord de constater que la provenance déclarée des précieux restes – avec ceux d'autres saints d'ailleurs – n'est pas Montpellier... mais Jérusalem! Quant à la date, il s'agit en fait d'un 1272, grossièrement modifié postérieurement sur l'original en 1372<sup>122</sup>! Voilà qui coupe court à l'impressionnante littérature tentant de départager la paternité des frères Boucicaut.

---

<sup>119</sup> Voir à ce sujet P. J. GEARY, *Furta Sacra. Thefts of Relics in the Central Middle Ages*, Princeton, 1978, et sa traduction française, P. J. GEARY, *Le vol des reliques au moyen âge, Furta Sacra*, traduit de l'anglais par P.-E. Dauzat, Paris, 1993; H. SILVESTRE, *Commerce et vol de reliques au Moyen Age*, in *RBPH*, XXX, 1952, p. 721-739; H. FICHTENAU, *Zum Reliquienwesen im früheren Mittelalter*, dans *Mitteilungen des Institutes für österreichischen Geschichtsforschung*, t. LX, 1952, p. 73. Klaus SCHREINER, *Zum Wahrheitsverständnis im Heiligen und Reliquienwesen des Mittelalters*, in *Saeculum*, t. XVII, 1966.

<sup>120</sup> G. SORAVIA, *Op. Cit.*, p. 155.

<sup>121</sup> ARTURO DEL MONASTERO, *Martyrologium franciscanum in quo sancti, beati, alique servi Dei, in universo Ordine FF. Minorum toto orbe terrarum*, Paris 1638, p. 371-373: «*Sciendum Joannem Meingrum Boucicaldum, Franciae Marescalcum, virum illustrissimum ac strenuissimum, Religiosos Oridinis S. Trinitatis, Redemptionis captivorum (quos Mathurinos in Gallia vulgo vocamus) multum adamasse, eisque, maxime Arelatensibus, bona ac redditus contulisse. Insuper, autoritate Apostolica sibi facta, inter alia Sanctorum pignora, Arelatem transtulit ex urbe MonPessulana corpus S. Rochi anno MCCCLXXII Kalend. Aprilis atque pro sua pietate dono dedit ipsis Religiosis praefati conventus Arelatensis: ubi maxima cum veneratione asservatum est, tantaque populi frequentia colitur, ut haud mirum est, si quaeque nationes et regna etiam remotissima hujus sacratissimi corporis particulas certatim summe exoptarint*».

<sup>122</sup> Pinius, dans *AASS augusti* t. III, p. 384, faisait état d'un bref du 4 février 1501 d'Alexandre VI enjoignant les Trinitaires d'Arles à faire don d'une partie de leurs reliques à leur coreligionnaires du royaume de Grenade. Il est repris dans l'acte de remise des reliques conservé aux *Archives Départementales des Bouches du Rhône*, Série H (Archives ecclésiastiques). 51 H 32, n° 187, *Acte de remise des reliques le 2 juin 1501*, original sur parchemin.

Il s'agit d'ailleurs d'une justification *a posteriori* tout aussi fabuleuse que celle de Venise. Il est par ailleurs hautement probable que les reliques dont il s'agit, en compagnie de celles d'autres saints, sont celles de Raco d'Autun. Voir également l'étude assez complète de P. DESLANDRES, *L'ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs*, Toulouse-Paris, 1903, t. I, p. 9-19.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que l'ordre des Trinitaires était spécialisé dans le rachat des captifs, mission qui nous ramène à nouveau au patronage de Raco d'Autun et qui est en réalité plus que vraisemblablement le saint évoqué dans cet acte<sup>123</sup>.

## 12. Conclusion.

Il faut bien admettre que nos recherches ont fondamentalement changé la perception que l'on pouvait avoir de saint Roch et de la genèse de son culte. Si l'on voulait résumer leur apport, au risque de paraître simplificateur, on pourrait dire qu'elles ont déplacé le centre d'intérêt du personnage et des faits racontés dans les récits - qui apparaissent aujourd'hui bien dérisoires - vers la genèse du culte lui-même. Elles nous ont tout d'abord permis de proposer une tradition des différents récits plus fiable et notamment de rejeter radicalement le pilier sur lequel reposait l'invention de la «nouvelle chronologie» du saint: l'antériorité présupposée des *Acta Breviora*. Elles nous ont amené ensuite à sortir du cadre étriqué des récits hagiographiques pour nous pencher sur les réelles origines légendaires du saint au travers de sources plus anciennes telles que liturgie et archives.

A ce stade, ces dernières nous ont amené à identifier en saint Roch un doublet hagiographique de Raco, saint évêque d'Autun, figure honorée à l'origine le 5 décembre. Ce dédoublement s'est essentiellement opéré sur la base de l'homonymie des deux saints, mais aussi sur un processus d'aphérèse relatif à leur patronage, *tempeste* pour l'un et *peste* pour l'autre, rendu d'autant plus efficient qu'au moyen âge, les conceptions étiologiques opèrent un lien causal étroit entre les *pestilences* et les perturbations météorologiques. Les sources nous indiquent que ce dédoublement s'est produit en deux temps, en Languedoc et principalement dans la région de Montpellier tout d'abord, où un usage liturgique du saint d'Autun s'est installé au 16 août, sur la *Via Francigena* ensuite, où le saint sera invoqué pour la peste avec l'apparition des épidémies de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

C'est entre 1478 et 1479 que se matérialiseront les premiers récits hagiographiques à proprement parler, sans que l'on puisse dire avec certitude aujourd'hui si le plus ancien est le texte versifié de Domenico Da Vicenza ou celui, en prose, de Francesco Diedo, les deux étant par ailleurs très similaire dans leur structure. On sait toutefois maintenant avec certitude que c'est l'*Istoria di San Rocco* de Da Vicenza qui a directement inspiré l'anonyme allemand de Vienne en 1482 et de Nuremberg en 1484 et, partant, les *Acta Breviora*, simple abrégé destiné à un recueil complétant la *Legenda aurea, l'Historie plurimorum sanctorum*, publié à Cologne en 1483. De là naîtra une nouvelle figure de sainteté qui se répandra dans toute l'Europe à la faveur du rayonnement vénitien, du développement de l'imprimerie et du retour régulier des épidémies. Une fois revenue en France, sur la terre de ses origines, la nouvelle figure de sainteté sera à ce point méconnaissable qu'il arrivera même qu'on la juxtapose à la figure originelle de son lointain aïeul bourguignon, sans que personne ne s'en inquiète.

Nous pensons qu'ainsi reconsidéré, à la lumière de nouvelles sources, le dossier de saint Roch nous invite à explorer des voies de recherches passionnantes, en particulier sur les mécanismes subtils qui ont généré un usage languedocien du saint d'Autun le 16 août et l'ont conduit à intégrer progressivement les patronages de la tempête et des captifs<sup>124</sup>. De même, ces résultats nous engagent à poursuivre les investigations sur la manière dont s'est dédoublée la figure de sainteté sur la *Via Francigena* dès le 14<sup>ème</sup> siècle.

Comme nous l'avons vu, les sources ne manquent pas, en particulier en Italie avec les *Liber provisionum*, dont l'examen attentif devrait encore considérablement améliorer notre compréhension de la genèse et de l'expansion tout à fait exceptionnelle de ce culte à la fin du moyen âge.

PIERRE BOLLE

<sup>123</sup> L'orthographe en est d'ailleurs *Roco*.

<sup>124</sup> A ce dernier titre la popularité précoce de saint Roch de Montpellier au sein l'ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs est une piste intéressante. Par ailleurs, le patronage du saint pour la tempête a également laissé des traces en Languedoc: sur la côte on l'invoque encore contre les naufrages.

Pierre Bolle, né en 1957 à Charleroi (Belgique), est le directeur du «Palais des Beaux-Arts» et du «Centre Régional Culturel» de Charleroi. Son livre en trois volumes et 647 pages, *«Saint Roch. Genèse et première expansion d'un culte au XVème siècle»* (2001), est le texte moderne le plus important sur la vie et la légende de saint Roch. Les nouveaux, surprenants développements de ses recherches sur le saint font l'objet d'autres importants essais: *«Saint Roch de Montpellier, doublet hagiographique de saint Raco d'Autun. Un apport décisif de l'examen approfondi des incunables et imprimés anciens»* (2005) e *«San Rocco. Dai racconti agiografici alle origini leggendarie e liturgiche»* (2006), traduit en langue italienne par Paolo Ascagni.

Pierre Bolle, nato nel 1957 a Charleroi (Belgio), è il direttore del «*Centre Culturel Régional*» e del Palazzo delle Belle Arti di Charleroi. Il suo libro in tre volumi e 647 pagine, *«Saint Roch. Genèse et première expansion d'un culte au XVème siècle»* (2001), è il più importante testo moderno sulla vita e la leggenda di san Rocco. I nuovi, sorprendenti sviluppi delle sue ricerche sul santo sono affidati ad altri importanti saggi: *«Saint Roch de Montpellier, doublet hagiographique de saint Raco d'Autun»* (2005) e *«San Rocco. Dai racconti agiografici alle origini leggendarie e liturgiche»* (2006), tradotto da Paolo Ascagni.

© Pierre Bolle 2006. Tous droits réservés. Toute reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause, est illicite. Cette reproduction constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles du Code Pénal. Le «Centro Studi Rocchiano», par l'intermédiaire du bureau légal de l'«Associazione Italiana San Rocco di Montpellier», se réserve le droit d'entreprendre toute action légale contre les contrevenants. Afin d'éviter ces désagréments et les conséquences pénales qui en découleraient, nous préconisons la procédure à suivre en cas d'utilisation du contenu du site (→ Mentions légales).